

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VIII.

No. 25.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 21 JUIN 1877

Décisions judiciaires concernant les journaux

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau-de-poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement ; autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau-de-poste.

30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district ou le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau-de-poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

SOMMAIRE

Les hommes de 37-38 : Siméon Marchesseault, par L. O. David. — Jésus-Christ et Napoléon Ier, par L. O. David. — La crise en France. — La guerre entre la Russie et l'Angleterre. — Nos gravures : Principaux points du théâtre de la guerre ; La procession aux flambeaux, le 4 juin ; Les adieux du missionnaire. — La mère du missionnaire. — L'Angleterre et la guerre. — Les pèlerins à Rome. — L'attentat du lac des Deux-Montagnes. — La durée de la guerre. — Choses et autres. — Nécrologie. — Causerie : Réflexions d'un cheval d'omnibus, par E. Blain de St. Aubin. — Revue de la semaine. — Le fléau de la mouche à patate. — Variétés. — Le Sorcier du Mont Granier (suite). — La vie militaire en Russie. — Le jeu sous Louis XIV. — Faits divers. — Les échecs. — Le jeu de dames. — Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES : Les hommes de 37-38 : Siméon Marchesseault ; Montréal : La procession aux flambeaux, en l'honneur du délégué apostolique, passant devant la salle d'exercice militaire, rue Craig ; La guerre : Principaux points du théâtre de la guerre en Europe ; La guerre : Le pays occupé par l'armée du Caucase en Asie ; Le départ du missionnaire.

LES HOMMES DE 37-38

Siméon Marchesseault

Siméon Marchesseault était, en 1837, huissier de la Cour Supérieure pour le district de Montréal, et demeurait à Saint-Charles. C'était un homme de bonne figure et de bonne mine, intelligent, actif, chaud patriote. Ayant passé quelques années au collège de Montréal, et fait l'école à Saint-Charles, il avait une assez bonne éducation qui lui donnait de l'empire sur le peuple. Il en profitait pour prêcher partout la cause populaire et surexciter les esprits contre le gouvernement et la bureaucratie. Présent à toutes les assemblées qui précédèrent l'insurrection, toujours prêt à seconder les résolutions les plus énergiques, partisan enthousiaste de Papineau et de Nelson, il brillait au premier rang parmi les patriotes du comté de Chambly.

Il ne se contenta pas, comme quelques-uns, de pousser le peuple à la révolte par des paroles enflammées ; il fut l'un des premiers à prendre le fusil et à organiser le camp de Saint-Charles.

Il se distingua par son dévouement et son activité dans les jours qui précédèrent la bataille, et, lorsque le canon commença à gronder, il donna l'exemple du sang-froid et de la bravoure à ceux qui l'entouraient.

C'est lui qui prit le commandement des patriotes renfermés dans le camp après le départ du général Brown pour Saint-Denis.

Ils étaient là une centaine de braves derrière des remparts formés de troncs

d'arbres, se battant en désespérés contre des troupes aguerries et trois fois plus nombreuses. Bientôt le camp fut entouré, les boulets brisèrent les remparts, et le massacre commença.

Marchesseault chercha alors, ainsi que plusieurs autres, son salut dans la fuite.

Il lança son cheval au milieu des soldats anglais et reçut, en franchissant les remparts, une balle qui traversa la croupe de son cheval et alla se loger dans une liasse de papiers qu'il avait dans sa poche d'habit.

Il se dirigea vers le village, entra dans sa maison qui était déjà en feu, y prit des papiers importants, courut à son étable mettre en liberté ses animaux afin de les empêcher de brûler, et passa plusieurs fois sans être reconnu, heureusement, au milieu des soldats qui avaient mis le feu.

Il put alors se cacher facilement, et, quelques jours après, il partait, avec le Dr. Nelson et quelques autres patriotes, pour les Etats-Unis. Après avoir souffert de la faim et du froid, s'être égaré plusieurs fois dans les bois et avoir échappé à mille dangers, ils furent arrêtés sur la frontière par des volontaires, et conduits à la prison de Montréal.

Marchesseault, toujours dévoué, fut un des huit qui consentirent à se sacrifier pour leurs compatriotes, et il fut exilé aux Bermudes. Lorsqu'il revint au Canada, il s'établit à Saint-Hyacinthe, et reprit ses anciennes fonctions d'huissier.

M. Marchesseault était né à Saint-Ours ; son père et sa mère étaient descendants d'Acadiens ; M. T. Marchesseault, de Saint-Ours, l'un des hommes les plus estimés du comté de Richelieu, est son frère.

Il avait épousé, à Saint-Charles, demoiselle Judith Morin. Il mourut en 1854, laissant trois garçons : Alfred, huissier à Saint-Hyacinthe ; Napoléon, mort il y a quelques années ; et Victor, qui demeure aux Etats-Unis. Il a aussi laissé cinq filles, dont l'une est l'épouse de M. Bernier, notaire de Saint-Hyacinthe.

L. O. DAVID.

JESUS-CHRIST ET NAPOLEON IER

Au moment où les libres-penseurs de Paris attaquent la divinité de Jésus-Christ dans des écrits blasphématoires, il est à propos, il nous semble, de rappeler ce que le grand Napoléon disait au général Bertrand, qui ne paraissait voir dans le Christ qu'un génie extraordinaire. Napoléon Ier n'a jamais péché par excès de foi, on le sait ; mais, rendu sur le rocher de Sainte-Hélène, sa raison, plus calme, lui inspirait, un jour, les réflexions suivantes :

Le plus grand miracle du Christ, sans contredit, c'est le règne de la charité. Lui seul, il est parvenu à élever le cœur des hommes jusqu'à l'invisible, jusqu'au sacrifice du temps ; lui seul, en créant cette immolation, a créé un lien entre le ciel et la terre.

Tous ceux qui croient sincèrement en lui ressentent cet amour admirable, surnaturel, supérieur ; phénomène inexplicable, impossible à la raison et aux forces de l'homme ; feu sacré donné à la terre par ce nouveau Prométhée dont le temps, ce grand destructeur, ne peut ni user la force ni limiter la durée. Moi, Napoléon, c'est ce que j'admire davantage, parce que j'y ai pensé souvent, et c'est ce qui me prouve absolument la divinité du Christ !!!

J'ai passionné des multitudes qui mouraient pour moi. A Dieu ne plaise que je forme aucune comparaison entre l'enthousiasme des soldats et la charité chrétienne, qui sont aussi différents que leur cause !

Mais, enfin, il fallait ma présence, l'électricité de mon regard, mon accent, une parole de moi ; alors, j'allumais le feu sacré dans les cœurs. . . . Certes, je possède le secret de cette puissance magique qui enlève l'esprit, mais je ne saurais le communiquer à personne ; aucun de mes généraux ne l'a reçu ou deviné de moi ; je n'ai pas davantage le secret d'éterniser mon nom et mon amour dans les cœurs, et d'y opérer des prodiges sans le secours de la matière.

Maintenant que je suis à Sainte-Hélène. . . , maintenant que je suis seul cloué sur ce roc, qui bataille et conquiert des empires pour moi ? Où sont les courtisans de mon infortune ? Pense-t-on à moi ? Qui se remue pour moi en Europe ? Qui m'est demeuré fidèle ? Où sont mes amis ? Oui, deux ou trois que votre fidélité immortalise, vous partagez, vous consolez mon exil.

Telle est la destinée des grands hommes ! celle de César et d'Alexandre, et l'on nous oublie ! et le nom d'un conquérant, comme celui d'un empereur, n'est plus qu'un thème de collège !

Que de jugements divers on se permet sur le grand Louis XIV ! A peine mort, le grand roi lui-même fut laissé seul dans l'isolement de sa chambre à coucher de Versailles. . . , négligé par ses courtisans, et peut-être l'objet de la risée. Ce n'était plus leur maître ! C'était un cadavre, un cerceuil, une fosse, et l'horreur d'une imminente décomposition.

Encore un moment, voilà mon sort et ce qui va m'arriver à moi-même. . . . Assassiné par l'oligarchie anglaise, je meurs avant le temps, et mon cadavre aussi va être rendu à la terre pour y devenir la pâture des vers.

Voilà la destinée très-prochaine du grand Napoléon. . . . Quel abîme entre ma misère profonde et le règne éternel du Christ, prêché, encensé, aimé, adoré, vivant dans tout l'univers. . . . Est-ce là mourir ? N'est-ce pas plutôt vivre ? Voilà la mort du Christ ! Voilà celle de Dieu !

L'empereur se tut, et, comme le général Bertrand gardait le silence : " Si vous ne comprenez pas, reprit l'empereur, que Jésus-Christ est Dieu, eh bien ! j'ai eu tort de vous faire général ! ! "

* *

Les insulteurs de Jésus-Christ, depuis Voltaire jusqu'à Rochefort, honorés, acclamés par les classes ouvrières, par le peuple ! Quel aveuglement et quelle ingratitude ! Qui a été, plus que Jésus-Christ, le bienfaiteur, le régénérateur du peuple ? Qui a tiré l'ouvrier, le pauvre, de l'état de dégradation et d'asservissement où il était plongé, même chez les nations les plus civilisées ? Qui a introduit dans le monde les véritables principes de liberté, d'égalité et de fraternité dont le peuple est si fier et dont il abuse tant ?

N'est-ce pas Jésus-Christ ?

Tout dans sa naissance, dans sa vie, dans ses enseignements et sa mort proclame son amour pour le pauvre et semble n'avoir pour but que de glorifier le travail et la pauvreté, de faire aimer et respecter l'ouvrier. Il naît dans une étable ; il est le fils d'un charpentier, il devient ouvrier lui-même, passe la plus grande partie de sa vie à manier la scie et le rabot. Et quand le temps d'accomplir sa divine mission est arrivé, c'est à des ouvriers, à de pauvres pêcheurs qu'il s'adresse pour en faire ses apôtres, pour accomplir la plus grande œuvre que le monde ait vue. Il vit avec les pauvres, c'est à eux qu'il parle, qu'il se révèle. Et que dit-il aux riches ? Il prêche constamment l'égalité devant Dieu, la charité, l'amour du prochain, l'humilité : il ne promet le bonheur éternel qu'à ceux qui pratiqueront ces vertus.

" Tout ce que vous aurez fait, dit-il, au moindre de mes frères, c'est à moi que vous l'aurez fait. . . . "

" Bienheureux ceux qui souffrent. . . . "

" Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume du ciel se compose de ceux-là. . . . Vous n'y entrez pas si vous ne devenez semblables à eux. . . . "

C'est grâce à ces sublimes enseignements que la charité, le sacrifice et le dévouement ont pénétré dans les âmes, changé la face du monde, que l'ouvrier est devenu l'égal des autres hommes, qu'il a acquis même une influence et une autorité redoutables. Aussi, aux pauvres, aux ouvriers moins qu'aux autres hommes peut-être, il est permis d'oublier ce qu'ils doivent à Jésus-Christ et à la religion ; car, jamais aucun philanthrope, même au point de vue purement humain, n'a mérité autant leur amour et leur reconnaissance. Le laisser injurier, laisser élever des statues à ses insulteurs, c'est manquer non-seulement de foi, mais c'est manquer de cœur.

* *

Certains journaux veulent faire croire, à propos de mes articles sur la crise européenne, que les événements, depuis quelque temps, ont modifié ma manière de voir. Je les prie d'ouvrir *L'Opinion Publique* de 1870, 1871, 1872 et 1873, même le *Bien Public* de 1874 et 1875, et ils verront que je n'ai pas varié d'une ligne. Quand j'ai dit que j'étais arrivé à ces conclusions après avoir réfléchi, je parlais de réflexions faites il y a quatre ans. C'était bien facile à voir. L. O. D.

On parle de donner le siège de l'hon. M. Fraser, au Conseil Législatif, à M. P. S. Murphy. C'est une excellente idée. Il n'est pas Canadien-français, disent quelques personnes. S'il est un homme au sujet duquel on ne devrait pas soulever la question de nationalité, c'est bien M. Murphy. Il s'est tellement identifié, depuis vingt ans, à tout ce qui est catholique et français, que nous sommes tenus de le considérer comme un des nôtres. M. Murphy a des aptitudes politiques qui seraient très-utiles dans le Conseil Législatif. L. O. D.

LA CRISE EN FRANCE

Les Chambres françaises se sont réunies à Versailles samedi. Voici le résumé des dépêches :

Versailles, 16 juin. — Sitôt que la Chambre des députés a été réunie, M. de Fourtou, ministre de l'intérieur, a envoyé au Sénat un message du Président MacMahon, l'informant de son intention de dissoudre la Chambre basse, en vertu des pouvoirs que lui donne la constitution, et demandant l'approbation du sénat.

Le message termine par ces mots :

" La France, enfin sortie d'un déplorable malentendu, choisira des députés qui promettent de me soutenir. Vous comprendrez la nécessité de délibérer promptement sur cette importante résolution. "

Après avoir envoyé la question de la dissolution à ses bureaux, le Sénat s'est ajourné jusqu'à lundi.

A la Chambre des députés, il s'est passé une scène indescriptible. La Gauche a attaqué violemment le ministère et le Maréchal. M. Gambetta s'est emporté jusqu'au point de dire que M. Thiers serait bientôt Président à la place de MacMahon. Le discours du chef de la Gauche a produit un tumulte affreux. Gambetta est tombé à la renverse à la fin de sa harangue, suffoqué par un coup de sang. La Chambre s'est ajournée à lundi.

Paris, 17. — On dit que, sur neuf bureaux, six sont en faveur de la dissolution des Chambres, qui sera votée, croit-on, lundi ou mardi, par une majorité d'une vingtaine.

Londres, 18. — Le correspondant du *Times*

télégraphie que depuis longtemps on n'avait vu séance de l'Assemblée aussi orageuse que celle de samedi. Elle a duré cinq heures et, pendant tout le temps, ce n'a été qu'un tumulte continu. Au moment où M. Gambetta s'est levé en disant : "Le pouvoir est entre des mains suspectes !" le ministre des travaux publics s'est levé d'un air menaçant, et s'est dirigé vers la tribune. Tous les membres de la Droite se sont levés aussi et ceux de la Gauche en ont fait autant et se sont avancés contre eux. Les huissiers ont dû séparer les combattants. On a cru un instant à une gigantesque partie de boxe, à l'anglaise, ou à un duel multiple, au revolver américain.

LA GUERRE ENTRE LA RUSSIE ET L'ANGLETERRE

Les dernières nouvelles laissent entendre que l'Allemagne et l'Angleterre sont à la veille de prendre part à la guerre. Voici le résumé des dépêches de samedi à ce sujet :

Bismarck s'exprime fortement en faveur de la note de Gortschakoff et désapprouve l'attitude mal définie de l'Angleterre. Lord Derby n'a pas l'intention de répondre maintenant à Gortschakoff.

Le Czar se plaint de ce que l'Angleterre emploie son influence morale au profit de la Turquie. Il prétend que la Turquie n'agirait pas comme elle le fait, si elle n'était pas sûre d'avoir, tôt ou tard, l'appui de l'Angleterre.

Les hauts fonctionnaires russes disent ouvertement que les relations entre la Russie et l'Angleterre sont expressément tendues, tout comme si l'on était à la veille d'une guerre entre ces deux puissances, guerre que le moindre événement peut amener d'un instant à l'autre.

Le comte Schouvaloff, ambassadeur russe en Angleterre, a reçu instruction de déclarer que la guerre serait préférable à l'incertitude actuelle.

NOS GRAVURES

Principaux points du théâtre de la guerre

EN EUROPE

Notre numéro de ce jour est un numéro géographique ; ne pouvant pas mettre en regard d'une dépêche le fait qu'elle relate, nous prenons position méthodiquement. Partis de Kischneff, nous suivons en Europe, ou à peu près, l'itinéraire des armées russes, sans nous interdire d'y revenir si l'intérêt ou le pittoresque nous y ramène. Nous suivons également l'itinéraire russe en Asie, en partant de Poti, port russe de la mer Noire, dans la Transcaucasie, à l'aide des précieux documents de M. Deyrolle, qui a dessiné d'après nature la série de types et de vues que nous commençons aujourd'hui.

Jassy est la première grande étape de l'armée russe au delà de sa frontière ; elle est reliée à Kischneff par le chemin de fer. Cette curieuse capitale de la Moldavie, qui eut jadis une grande importance, fut dévorée plusieurs fois par des incendies. C'est là que fut signé, en 1792, entre Catherine II et le sultan Salim, le traité qui donna à la Russie la Crimée, une partie du Kouban et le Dniester pour limite en Europe entre les deux empires.

Galatz, en Moldavie, est un port franc du Danube, très important. Cette ville est reliée également à Jassy par le chemin de fer ; c'est donc un point important de concentration des Russes. Braïla est à peu de distance en amont sur le Danube.

Silistrie est une ville forte bulgare, au confluent du Drystra, chef-lieu d'un eyalet qui comprend Routschouck, Varna et Rabadagh. Les collines que représente notre dessin sont surmontées des citadelles d'Abdul-Medjid, Arab-Fabia et Yalen-Fabia.

Nicopoli (ville de la Victoire) est une ville forte bulgare, rive droite du Danube, fondée par Trajan après sa conquête sur les Daces. Elle est célèbre par les victoires de Bajazet Ier, en 1393, sur Sigismond de Hongrie, et, en 1396, sur les barons français commandés par Jean sans Peur.

A ces vues de villes pleines d'actualité, nous joindrons par curiosité les limites extrêmes du Danube où se trouvent concentrés les efforts des armées ennemies.

Les portes de fer, d'un côté, entre Baziach et Assowa, à la quatrième cataracte du Danube, ainsi nommée parce que les Turcs, quand ils possédaient les deux rives

du fleuve, avaient coutume de tendre une chaîne en cet endroit d'un bord à l'autre. Près de là, se trouvent les ruines de Galumbaz, château serbe, construit au douzième siècle par Brancovich, et dernier rempart de la chrétienté, que conquit le sultan Bajazed.

Soulina est un petit port situé à l'embouchure du Danube dans l'Immer Noire, et qui prend son nom du bras du fleuve en cet endroit.

EN ASIE

Le port de *Batoum*, d'où nous commençons notre itinéraire, un des meilleurs et des plus sûrs de la mer Noire, est parfaitement fermé et capable de recevoir de grands navires.

Pour se rendre de cette ville à *Poti*, il faut se transborder du paquebot sur un petit bâtiment à vapeur d'un faible tirant d'eau, ce qui est indispensable pour franchir la barre du Rion ; cette navigation dure de trois à douze heures, suivant l'état de la mer.

A l'entrée du Rion, devant *Poti*, s'élève un phare d'un hauteur considérable.

La ville est bâtie au milieu d'un marais sur les terrains d'alluvion du Rion (ancien Phase) et de la Capatcha. Au centre, on voit les ruines d'une forteresse de construction génoise, en partie démolie, et qui sert actuellement de jardin public. Il y a douze ans, on ne voyait ici que quelques maisons et des huttes au milieu d'un marécage et dans les éclaircies de la forêt ; aujourd'hui, des rues larges et bien tracées rayonnent autour d'une voie circulaire ; elles sont bordées de fossés profonds où coasse tout un peuple de grenouilles. Toutes les maisons sont bâties sur pilotis, en prévision des inondations qui, chaque année, rendent la circulation impossible autrement qu'en barque, ce qui fait que *Poti* est un des endroits les plus malsains de la Transcaucasie. Depuis longtemps le gouvernement russe semble vouloir faire de cette ville un grand port commercial.

Akaltsick.— On arrive à Akaltsick, en venant de Koutars, par une route qui n'était nullement carrossable, et qui traverse, près d'Abastouwan, les défilés très-élevés et difficiles des montagnes du Perwall ; la route qui vient de Tiflis est beaucoup meilleure.

Akaltsick était, avant la conquête des Russes, une ville presque complètement musulmane. On y trouve, d'ailleurs, encore, ainsi que dans les villages environnants, beaucoup de musulmans ; plusieurs mosquées ont été transformées en églises. La vue que nous publions représente la ville ancienne et la forteresse située sur la rive gauche de la Koura, le fleuve qui se rend, par Tiflis, à la Caspienne ; la partie la plus à droite sur la gravure représente le quartier juif et le bazar chrétien ; le bazar musulman et les grands caravansérails se trouvent sur l'autre rive, qui est la partie de la ville la plus peuplée.

Arabas géorgiens.— Dans toute la partie occidentale du Caucase, on ne se sert, pour les transports, que d'arabas, sorte de grossières charrettes à deux roues, entièrement en bois. On rencontre de longs convois de ces voitures, qui produisent, quand elles sont en marche, un bruit horrible excitant à marcher, paraît-il, les bœufs ou les buffles qu'on y attèle.

Le pont rouge, sur le Schram. Ce pont, qui est de construction persane, a joué un grand rôle dans l'histoire des guerres de la Géorgie. Il est construit en briques ; l'intérieur est en partie vide, et pouvait autrefois servir d'abri à une troupe nombreuse de cavaliers.

Il est placé à l'embranchement des routes de Tiflis à la mer Caspienne et de celle qui se dirige sur Alexandropol, ancien Gumri.

Les Miliciens du Rion se composent, pour la plus grande partie, d'habitants du Gouriel, pays très-montagneux dans la province de Koutais qui est limité au sud par la frontière turque, et à l'ouest par la mer Noire.

Les Gouriels, ainsi que la plupart des montagnards, ont une certaine réputation de courage ; ils sont excellents cavaliers et non moins fantassins. Leur costume, fort pittoresque, se compose d'une culotte

à peu près collante, et d'une veste garnie de cartouchières. Leur coiffure consiste en un grand bonnet pointu qui affecte la forme d'un bonnet phrygien. Le plus souvent, ils le roulent autour de leur tête en turban.

Les Gouriels étaient autrefois musulmans, et ils ont gardé beaucoup d'usages de leur religion primitive. Certains auteurs prétendent que leur nom leur vient de Gouria ou Kouria, qui veut dire Juif, et qu'ils seraient les descendants d'une colonie de Juifs émigrants. Ils ont un type très-beau et qui diffère notablement de celui des Mingréliens, Sméréthiens et autres populations de la Transcaucasie. Ils ont aussi beaucoup d'affinité avec les Lazes, leurs proches voisins, sujets des Turcs.

Les Cosaques du Caucase se recrutent en grande partie parmi les habitants des provinces occidentales de la Transcaucasie. Beaucoup d'officiers sont indigènes ; mais le plus souvent les officiers supérieurs sont Russes. Ils ont une grande réputation de cavaliers et d'adroits tireurs.

Les villages géorgiens que l'on rencontre entre Tiflis et Alexandropol, sont très-pauvres ; la plupart des maisons sont des tanières creusées sous la terre, dont le toit est soutenu par des poutres grossièrement ajustées. Le fourrage et les grains sont renfermés dans des paniers soutenus à plusieurs mètres de hauteur par des perches, dans le but de soustraire ces produits du sol à la dent des bestiaux, qui la plupart du temps sont laissés errants.

Dans la partie orientale du Caucase, au lieu des arabas grossiers, les habitants se servent, pour les transports, de voitures à quatre roues, dont ils ont emprunté la forme aux colonies allemandes qui, depuis le commencement du siècle, sont venues s'établir au Caucase.

La procession aux flambeaux, le 4 juin

Cette procession, dont nous avons déjà parlé, s'organisa sur le Champ-de-Mars, à huit heures du soir, lundi, le 4 juin. Elle était formée par les membres des sociétés irlandaises et ceux de la Société Saint-Jean-Baptiste. Elle se rendit à l'évêché, où Mgr. le Délégué donnait en ce moment un lever. Le cortège, qui comprenait plus de trois mille torches, déboucha par la rue Dorchester et fit le tour de la place. Il s'arrêta en face du palais épiscopal, où Son Excellence Mgr. Conroy se montra au balcon, accompagné de plusieurs membres du clergé. Les fanfares, qui faisaient partie du cortège, firent entendre plusieurs morceaux de musique, entremêlés de vivats et d'acclamations de la foule. Mgr. Conroy reçut ensuite en audience particulière les officiers des diverses sociétés, puis le cortège reprit sa marche pour retourner au Champ-de-Mars, où il se dispersa.

Les adieux du missionnaire

Nous publions aujourd'hui une gravure, les *Adieux du Missionnaire*, que nous avons faite pour le Révd. Père Lacombe, qui l'offre aux amis des missions. C'est une bien bonne idée que celle de rappeler à ceux qui s'intéressent aux missions du Nord-Ouest, le dévouement de l'homme apostolique, et le sacrifice de parents généreux, donnant un fils chéri à la voix du ciel, qui l'appelle vers les tribus sauvages. Puisse la vue de ce tableau inspirer à de bonnes âmes, qui connaissent la science des bonnes œuvres, de faire une part de leurs biens à ces missions, qui sont les nôtres !

Nous conseillons à toutes les familles de se procurer, pour la modique somme de dix cents, ce cachet de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, et de l'exposer dans une place apparente de leurs maisons. On trouve ces gravures, ainsi que la brochure explicative, chez les Révds. Père Oblats, église Saint-Pierre.

EXPLICATION DU TABLEAU : "LES ADIEUX DU MISSIONNAIRE"

Au centre de cette gravure est un jeune prêtre, debout, à la porte de la maison paternelle, prêt à partir pour les missions. La joie et le bonheur illuminent son visage ; sa croix est attachée à sa poitrine, et fortifie son cœur dans un moment si solennel et si émouvant. Dieu lui avait dit : " Qui enverrai-je ? " Et lui, sans

considération pour la chair et le sang, a répondu : " Me voici, envoyez-moi. " Son père est auprès de lui, et le bénit dans son cœur. La mère tombe à genoux aux pieds de son fils, demande sa bénédiction, et couvre sa main chérie de larmes brûlantes. Ses jeunes frères et sœurs, ne pouvant encore comprendre le mystère d'un semblable sacrifice, sont stupéfaits et pleurent sur ce frère qui les laisse. Sur le seuil, apparaît un vieillard courbé, c'est le grand-papa : c'est un ancien pionnier du Nord-Ouest, un de ces braves voyageurs des pays d'en haut. Il appelle les bénédictions du ciel sur son petit-fils, qui s'en va évangéliser les tribus qu'il a visitées et auxquelles il avait promis la visite d'une *Robe noire*. La Vierge Immaculée, qui apparaît du haut des cieux, contemple et bénit son *Oblat* et l'envoyé de son fils. " Partez, soldat du Christ, dites un dernier adieu à votre famille charnelle. Marie prend sous sa protection ceux que votre zèle vous fait abandonner pour l'amour de son fils. Voyez au loin ces plaines et la loge du pauvre sauvage, qui vous appelle : Venez, secourez-nous, transiens, adjuva nos ; la moisson est mûre et abondante ; elle n'attend que votre travail pour se transformer en gerbes dignes d'être offertes au Père Éternel. " Oui, il va partir, le missionnaire ; ses yeux sont peut-être remplis de larmes en laissant pour cette vie ceux qui lui sont chers, mais il pleure surtout sur les infortunes de ceux qu'il va sauver ; il reviendra un jour des récompenses, chargé et portant les *jaucoux* de sa riche moisson.

Au sommet de notre gravure, apparaît Notre-Seigneur Jésus-Christ, auprès de sa croix, l'étendard de ceux qu'il envoie à la conquête des âmes. N'est-il pas lui-même le chef des missionnaires ? Il dit à ses apôtres, les premiers missionnaires : " Allez, enseignez toutes les nations. " Les quatre angles de notre tableau sont occupés par quatre médaillons, qui représentent les parties du monde évangélisées par les armées de l'œuvre de la Propagation de la Foi. Le Pape, Vicaire de Jésus-Christ, occupe aussi sa place. Enfin, des deux côtés du tableau sortent deux torrents d'eau vive, qui sont les sources de la vie éternelle ; eaux régénératrices qui forment le bain salutaire du baptême.

LA MÈRE DU MISSIONNAIRE

Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui évangélisent la paix !

Aux Rom. X. 51.

Tu vas partir, mon fils... Ju. 10 à l'heure dernière
Conserve sur ton front cette céleste ardeur.
Ne sois pas contristé des larmes de ta mère ;
Si je pleure en ce jour, oh ! va, c'est de bonheur.

En les voyant, ces pleurs, ils disaient : Pauvre femme !
Son amour n'a pas su le retenir, hélas !
Moi, sans lever les yeux, je disais en mon âme :
Taisez-vous ! Laissez-moi ! Vous ne comprenez pas !

Où, mon âme s'élève en ce moment suprême ;
Où, je me sens heureuse et forte... A mon Sauveur
Je peux donc aujourd'hui donner plus que moi-même !
Si je pleure, mon fils, oh ! va, c'est de bonheur !

Et cependant la grâce enflamme la nature ;
Quand, tout petit enfant, tu bégnais ici,
Quand tu n'étais qu'à moi, jamais, le te le jure,
Ta mère, ô mon enfant, n'a su t'aimer ainsi.

Va, sans que rien t'arrête, où le Maître t'envoie.
Seigneur, c'est tout mon bien ; c'est mon unique enfant ;
Il fut pendant trente ans mon orgueil et ma joie ;
Mais vous le demandez... sa mère vous le rend.

Nul souffle n'a terni sa robe d'innocence ;
Le voilà devant vous, disciple obéissant,
Et plus cher à vos yeux qu'aux jours de son enfance ;
Il vous donnait son cœur, il vous offre son sang !

Il s'en va... Sa présence aujourd'hui m'est ravie ;
Mais il était à vous... Je sais qu'il est heureux.
Pour vous le conserver, j'aurais donné ma vie,
Et son zèle d'apôtre a dépassé mes vœux.

Mon fils, il est au loin des cœurs où l'enfer sème
Le mensonge et la mort ; ils sont bien malheureux...
Ils vivent sans amour, et la souffrance même
Vers un Dieu tout puissant ne sait lever les yeux.

Porte-leur en ton sein la grâce et la prière ;
Sois la voix qui console et la main qui guérit.
Sois, dans la nuit profonde, un vase de lumière,
Et que Satan recule au nom de Jésus-Christ.

La fatigue et le froid t'accableront peut-être ;
Tu souffriras, mon fils... et je n'y serai pas !
Mais celui que tu sers est un généreux maître,
Et lui-même à nous suivre a fatigué ses pas.

En leurs sombres cachots si la haine t'envoie,
S'ils dressent leurs bûchers, oh ! que mon souvenir
Ne mêle pas une ombre à ta céleste joie !
Si tu meurs pour la foi, si mon fils est martyr.

J'irai, fermant l'oreille aux paroles humaines,
Cacher dans le lieu saint mon trésor glorieux ;
Sans entendre plus rien du bruit des choses vaines,
J'irai, les pieds sur terre et le cœur dans les cieux.

En ces pays lointains que ne puis-je te suivre,
Pour l'honneur de mon Dieu m'exiler comme toi !
Que m'importe à présent de mourir ou de vivre !
Mais vois... l'heure s'avance... ô Dieu, soutenez-moi !

Qu'une minute encore en mes bras je te tiens ;
Sens battre sur ton sein le cœur qui te chérit...
Puis maintenant laisse une femme chrétienne
Baiser vos pieds sacrés, prêtre de Jésus-Christ !

Dans un petit théâtre :
Il n'y a que trois personnes dans la salle.
La toile se lève, et le régisseur s'avance devant le trou du souffleur :
— *Mesdames et messieurs*, dit-il, comme il n'y a personne ici ce soir, on va vous rendre votre argent, à tous, et nous donnerons demain soir le même spectacle !...

LE DRAPEAU BLANC

Salut ! vieux drapeau de la Nouvelle France
Immortel souvenir de ces jours glorieux
Où nos pères luttèrent, presque sans espérance,
Fécondant notre sol de leur sang généreux
Salut ! noble proscrit d'une rive lointaine,
Toi qu'on vit si longtemps flotter victorieux
Sur nos bords, escorté de la croix souveraine,
C'est ta vision si chère à nos aïeux !

Oh ! que j'aime à te voir, en ce grand jour de fête
Comme autrefois, flotter au vent de mon pays,
Toi, pauvre naufragé, perdu dans la tempête,
Sans asile aujourd'hui, si triomphant jadis.
En te voyant je rêve à nos guerriers sublimes,
Qu'à travers les frimas tu conduisais, vainqueurs,
Je les vois près de toi, ces soldats magnanimes,
Sous des cieux éloignés, vaincre leurs oppresseurs.

Je crois encore les voir au sein de la bataille,
Quand les flots en fureur menaçaient leurs vaisseaux,
Quand les mâts s'éroulaient sous l'ardente mitraille,
Quand les voiles au vent s'en allaient par lambeaux
Je crois te voir aussi sur l'escadre de guerre,
Noblement déployé sous les yeux d'Albion,
Bravant ton ennemi, les vents et le tonnerre,
Fièrement appuyé de la voix du canon.

Que de grands dévouements, que de grandes figures
Je vois étinceler sur tes plis glorieux !
Que de preux chevaliers, aux pesantes armures,
J'entrevois près de toi, sombres, majestueux !
Je crois voir resplendir dans un rayon de gloire,
Les grands noms illustrés de nos braves aïeux ;
Il me semble les voir au sein de la victoire,
Te rougir, en mourant, de leur sang généreux.

Je l'entrevois encore, comme un blanc diadème,
Couronner, sous Champlain, le sauvage rocher
Où tu devais plus tard, dans la lutte suprême,
Abriter tant de gloire, à jamais t'illustrer.
A l'ombre de tes plis, sous ta grande aile blanche,
Je revois, attendri, dans ce jour fortuné,
Nos ancêtres se tendre une main ferme et franche
Je vois régner l'honneur, l'amour, la loyauté.

Comme ils étaient unis, ces vieux soldats nos pères !
Comme ils se protégeaient sous tes plis bien aimés !
Ils étaient toujours prêts à défendre leurs frères,
A venger noblement les faibles opprimés,
Ils n'avaient qu'un amour : après Dieu, la patrie,
Au moment du danger, comme ils serraient leurs rangs,
Ces loyaux défenseurs d'une cause chérie,
Si paisibles chez eux, mais toujours si vaillants !

Mais quand retentissait, dans la forêt sauvage,
Le cri de guerre indien ou la voix des clairons,
Leurs yeux s'illuminaient, et, bouillants de courage,
Ces Canadiens si doux devenaient des lions.
Sous ton ombre abrités, laissant là leurs chaumières
Ils te suivaient partout ; hache au poing et sans peur,
Ils sondaient les ravins, les bois et les clairières,
Fouillaient tous les buissons dans leur vaillante ardeur.



LES HOMMES DE 37-38 — SIMÉON MARCHESSAULT

Ardents à se venger au grand jour des batailles,
Malheur à l'ennemi qui tombait sous leurs aïeux !
Dans leur fureur horrible, usant de représailles,
Ils brisaient près de toi bien des érémes humains.
Puis, la Victoire, enfin, secondant leur courage,
Les rendait généreux et fiers de leurs exploits ;
Gaiement ils reprenaient le chemin du village,
Réveillant de leurs chants les échos des grands bois.

Ils s'en allaient chantant : Vive la Canadienne !
Cette idylle charmante au doux refrain d'amour,
Rêvant de leur Josephite à la mante d'Indienne,
Rêvant de leur grand roi, l'idole de sa cour !
Précédés du drapeau, de leur noble bannière,
Ils rentraient au pays piochant sous les lauriers,
Puis chacun s'en allait rêver, dans sa chaumière,
A de nouveaux exploits, à de nouveaux dangers.

Soudain retentissait une voix solennelle,
Que l'écho répétait aux grands bois endormis.
C'était l'airain sonore, aimé, de la chapelle,
Qui rappelait les morts aux vivants leurs amis
Près de l'autel un prêtre à la parole ardente,
Héroïque martyr torturé pour sa foi,
Priaient pour ses enfants perdus dans la tourmente,
Et disait : Mourez tous pour la France et son roi !

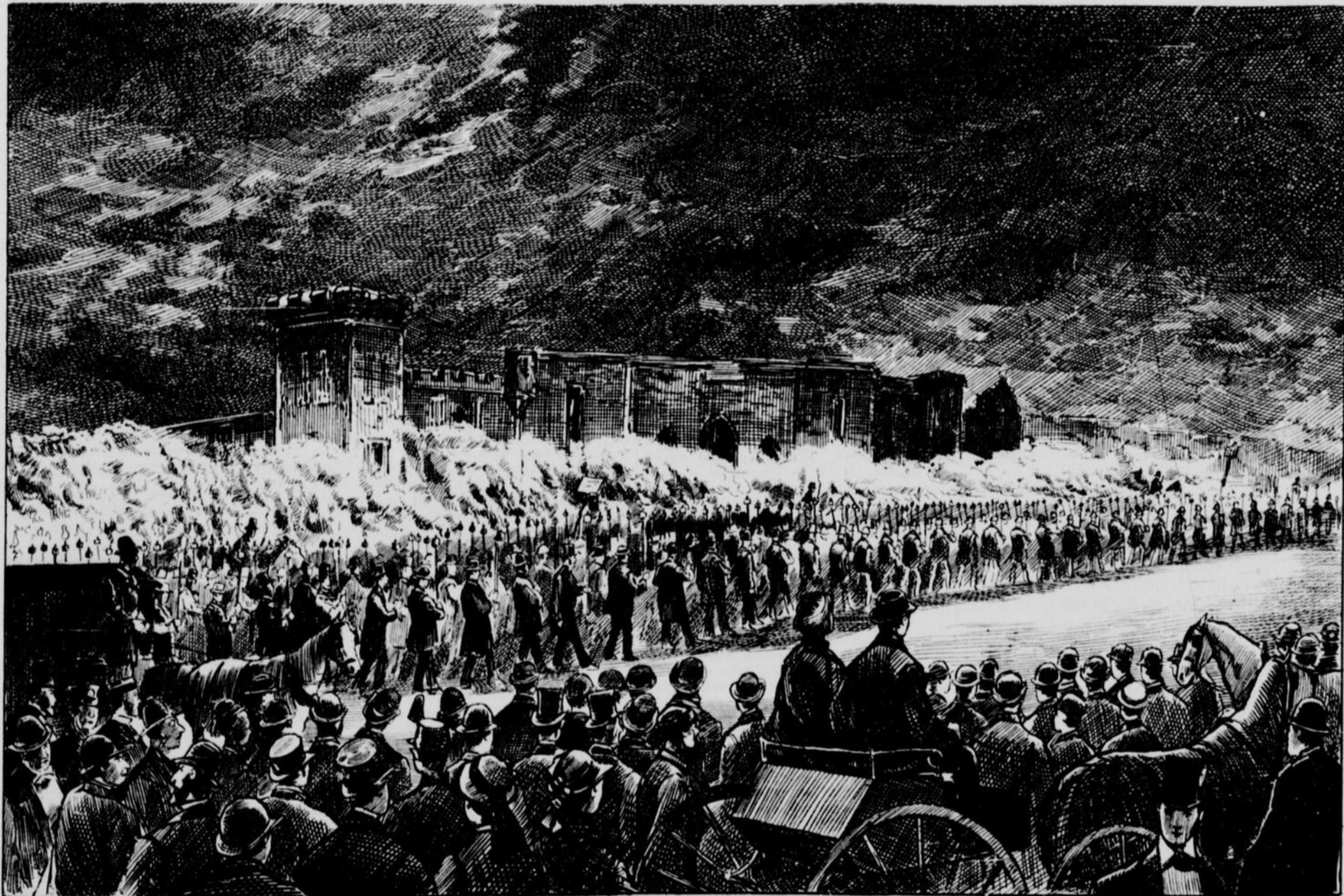
Il te fallait pourtant, jour de grande tristesse,
Abandonner ces lieux pour ton pays lointain ;
Eux qui t'aimaient toujours, toi leur seule richesse,
Tu les abandonnais à leur sort incertain.
Pour la dernière fois ta blancheur lumineuse,
Qui naguère guidait leurs pas dans les combats,
Disparaissait au loin sur la mer onduleuse ;
Ils ne devaient jamais te revoir ici-bas.

Dieu qui fait à son gré les royaumes du monde,
Qui dissipe l'orage ou guide les autans,
Peut aussi quand il veut, dans sa bonté profonde,
Exalter ou voiler la gloire des puissants.
Maintenant tu n'es plus qu'un glorieux symbole,
Qu'un rêve radieux à jamais disparu ;
Tu n'es qu'un souvenir à la blanche auréole,
Pour la France peut-être, un regret superflu.

Il est vrai qu'en ce monde où tout s'éroule et tombe,
Guerriers sous leurs drapeaux et drapeaux sans guerriers,
On ne trouve toujours qu'une place : la tombe ;
Car ici-bas tout meurt, amours, fleurs et lauriers.
Tous ces sceptres tombés, ces royales couronnes,
Jouets éblouissants que le peuple a brisés,
Sont là pour attester que les rois et les trônes,
Sous le souffle de Dieu sont parfois dispersés.

Si tu ne flottes plus sur nos vieilles murailles,
Comme aux jours d'autrefois sous notre ciel aimé,
Si tu ne frémis plus comme aux jours des batailles,
Sur nos remparts croulants, vestige du passé,
Viens du moins chaque année, en ce jour mémorable,
Nous redire, en ces lieux, tes antiques splendeurs,
Drapeau ! reviens, paré des feuilles de l'érable,
Rajeunir, raviver nos souvenirs, nos cœurs.

C. LAVIGNEUR



MONTREAL — LA PROCESSION AUX FLAMBEAUX, EN L'HONNEUR DU DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE, PASSANT DEVANT LA SALLE D'EXERCICE MILITAIRE, RUE CRAIG

L'ANGLETERRE ET LA GUERRE

Dès le commencement des hostilités entre la Turquie et la Russie, on s'est vivement préoccupé de l'attitude que prendraient les anciennes puissances alliées de la première guerre d'Orient, en 1854. On se demandait ce qu'allait faire la France, l'Angleterre, l'Italie.

La France affirma sa résolution de garder une neutralité absolue. L'Italie, qui a toujours joué un rôle de troisième ordre, ne dit mot, et personne ne s'en occupa. L'Angleterre restait seule pour représenter la coalition de 1854. Elle se trouva fort embarrassée; mais, au fond, comme elle est la plus intéressée, et la plus égoïste en même temps, elle ne saurait guère compter sur la compassion publique. Il est assez probable qu'elle sera forcée, avant longtemps, d'entrer en lice. En attendant, elle doit regretter quelque peu d'être abandonnée par la France, sa fidèle alliée d'autrefois.

En 1854, la France, fort peu intéressée directement dans le conflit turco-russe, travaillait surtout pour l'Angleterre. Elle se battait pour la gloire et pour une idée, tandis que son alliée combattait pour son intérêt personnel, pour ses usines et ses fabricants.

Ce n'est pas le défaut de l'Angleterre de se battre pour des chimères, c'est-à-dire pour des idées. Elle ne s'engage que pour le bon motif. Elle ne prit part à la guerre orientale, en 1854, que parce qu'elle y était intéressée personnellement. L'équilibre européen, la marotte de la France, lui importait peu. En 1870, lorsque sa voisine entra en lutte avec la Prusse à propos de ce même équilibre, rompu cette fois en Occident, dans la péninsule espagnole, John Bull se tint coi et laissa écraser, sans protester, son ancienne amie.

Aujourd'hui, la France, condamnée par ses malheurs au calme et à l'abstention, laisse à d'autres le soin de veiller sur l'équilibre européen, menacé de nouveau en Orient. L'Angleterre ne peut plus compter sur elle. C'est le châtimement de l'indifférence coupable qu'elle a montrée en 1870. Elle voudrait bien voir la France venir à sa rescousse, comme jadis, mais en vain. Cette position de l'Angleterre a inspiré à un malin la fable suivante, qui a cours en ce moment en Europe, et surtout en Russie :

L'Angleterre ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la guerre fut venue,
Pas le moindre troupière
A mettre sur pied.
Elle alla crier famine
Chez la France, sa voisine,
La pria de lui prêter
Ses soldats pour les porter
Sur les bords de Dardanelle.
"Je vous paierai, lui dit-elle,
Ce service amical
En papier oriental."
La France n'est plus belliqueuse.
Elle a l'esprit trop prudent.
"M'avez-vous aidée à Sédan?"
Dit-elle à son emprunteuse.
"Je dormais, ne vous en déplaise."
—Ah! vous dormiez, j'en suis bien aise.
"Eh bien, roulez maintenant."

LES PÉLERINS A ROME

Nous extrayons le passage suivant d'une lettre écrite de Rome par un des pèlerins canadiens, à la date du 20 mai :

J'ai eu l'honneur d'assister à trois audiences du Saint-Père, d'abord avec les Français, le 5 mai, ensuite le 11 avec les Canadiens. Cette audience fut très-belle, très-intéressante et très-touchante. Le *Pèlerin Catholique* en a rendu compte. Pie IX fut sublime de sentiment, de bonté et de finesse. Cette journée ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Sur la route de Rome à Naples, j'ai visité le Mont-Cassin, où existe encore le vieux couvent des Bénédictins, fondé au 13^e siècle par Saint-Benoît, dont on conserve encore le corps sous le maître autel de l'église. Cette dernière est une des plus belles du monde. Mosaïques précieuses, colonnes de marbre d'une richesse infinie, pierres, rien n'y manque. Placée sur l'emplacement du vieux temple d'Appollon, à deux mille pieds au-dessus de la mer, elle domine tout le pays environnant.

Impossible de décrire dans une seule lettre toutes les merveilles de Naples et de ses environs. J'ai visité Pompéi, ses maisons, ses théâtres, ses tombeaux ensevelis depuis si long-

temps sous les laves du Vésuve. Quels souvenirs évoquent ces lamentables ruines! La brume et la chaleur nous empêchèrent d'atteindre le sommet du Vésuve. Près du château Saint-Elm, qui domine tout Naples, j'ai visité la chartreuse Saint-Martin. Encore ici, que de richesses artistiques incalculables! A la vue de tant d'art, les Italiens viennent nécessairement à acquérir le goût du beau. De Saint-Elm, la vue s'étend sur la plaine de Caserte, et embrasse la *felice campania*, Naples, son golfe, cent villes et villages, les Appennins dans le lointain. Le monde semble à nos pieds. Byron trouvait cette vue belle comme "un rêve." Je comprends maintenant le proverbe: *Vider Napoli et poi morire*: voir Naples et mourir. Cependant, comme Gilbert :

"Je ne veux pas mourir."

**

Voici maintenant un extrait d'une correspondance française, à propos des fêtes du cinquantenaire :

Un Lyonnais ayant acheté une calotte blanche, a demandé au palais la permission de l'offrir au Pape afin d'avoir celle de Sa Sainteté. On lui a répondu que la chose était expressément défendue. Mais il ne s'est pas tenu pour battu, et Pie IX étant passé près de lui, il a présenté la calotte blanche. Le Pape souriant ne lui a pas fait attendre une réponse. Il s'est découvert, a remis la calotte pontificale au pèlerin et a pris la calotte neuve. Jugez de la joie du bon Lyonnais.

Mais ce n'est pas fini. Après l'audience, l'heureux Lyonnais a été entouré, assailli par des compatriotes. Chacun voulait baiser la calotte du Pape, en approcher son chapelet et ses médailles, et le Lyonnais de crier: "A Lyon! à Lyon! je la montrerai et la ferai toucher à tout le monde."

Un curé allemand, témoin du fait, s'est dit: Il faut que j'aie aussi une calotte du Pape à rapporter en Allemagne.

Employer le moyen du Lyonnais lui semblait difficile: il s'est avisé d'autre chose. Il avait à remettre au pape une offrande de ses paroissiens, quelques pièces d'or, et il les a présentées à Sa Sainteté dans une calotte neuve. Le Pape a compris, il a souri gracieusement, et l'Allemand est heureux du bonheur du Lyonnais. Ah! s'il dépendait de Pie IX de faire la paix entre la France et l'Allemagne, je ne dis pas entre les catholiques de France et d'Allemagne, mais entre les deux pays!

L'ATTENTAT DU LAC DES DEUX-MONTAGNES

Un attentat odieux, tel que le Canada n'en avait pas vu depuis l'incendie du Parlement en 1849, s'est accompli vendredi matin, au lac des Deux-Montagnes. L'église et le séminaire de Saint-Sulpice de cette localité ont été incendiés par les sauvages et métis protestants. C'est le fruit de plusieurs années de propagande et d'intrigue opérées parmi cette population, par les agents de fanatiques impitoyables. Nous nous joignons à nos confrères de la presse quotidienne pour protester contre cette infamie.

Voici ce que publie à ce sujet la *Mine* de samedi :

Depuis quelque temps, les sauvages apostats d'Oka commettaient de nombreuses dégradations sur les terres et les propriétés des Messieurs de St. Sulpice. Les autorités locales étant impuissantes à faire respecter la loi, on dut s'adresser au gouvernement de Québec, qui envoya immédiatement la police provinciale avec des mandats d'amener contre les principaux auteurs de désordres. Dix sauvages ont été arrêtés pendant la nuit de mercredi à jeudi, et transférés à Sainte-Scholastique, où ils ont été écroués. Ces arrestations ont créé le plus grand émoi parmi les sauvages protestants, dont les mauvaises passions avaient été soulevées par les agents et les écrits du *Witness*. A trois heures, hier, le feu éclatait dans les dépendances des Messieurs de St. Sulpice. Le feu, qui était très-probablement l'œuvre d'un incendiaire, parce qu'il avait éclaté en plusieurs endroits à la fois, se propagea avec une rapidité terrible. Les flammes se communiquèrent au presbytère et à l'église, qui furent réduits en cendres. Deux heures et demie avaient suffi à l'élément destructeur pour accomplir son œuvre. Les sauvages catholiques et les Canadiens-français avaient déployé une activité et un zèle extraordinaires pour arrêter les progrès des flammes, tandis que les protestants, se tenant à distance, tiraient le canon en signe de réjouissance.

L'église incendiée avait été bâtie par le Rév. Messire de Belmont, vers la fin du XVII^e siècle. A l'époque de la conquête, le Rév. Messire Piquet avait doté ce temple de plusieurs tableaux d'un grand prix. Pendant le cours de l'hiver, il y a deux ans, M. Cleff, artiste bien connu à Montréal, avait restauré tout l'intérieur et revêtu les murs de plusieurs fresques admirablement réussies. Pendant l'incendie, on a eu le temps de sauver les vases sacrés et les principaux tableaux. On ne connaît pas encore le montant des pertes, mais elles doivent être très-considérables. La plus grande agitation règne

parmi les Indiens d'Oka, et on craint des troubles sérieux.

Quatre hommes de la police provinciale sont restés à Sainte-Scholastique pour garder la prison, car on craint que les sauvages ne fassent une tentative désespérée pour remettre les prisonniers en liberté.

On redoute la perte de plusieurs manuscrits précieux qui se trouvaient au presbytère.

Nous trouvons dans les journaux de lundi matin les nouveaux renseignements suivants :

Une dépêche reçue à quatre heures, samedi après-midi, annonce que les Indiens protestants, au nombre de deux cent cinquante, et armés de carabines Sniders, occupent le chemin conduisant à Saint-Placide. On s'attend à des troubles sérieux et bien des gens, craignant pour leur sécurité, abandonnent le village.

Voici les détails que rapporte un correspondant qui s'est rendu à Sainte-Scholastique dimanche :

"Les rumeurs sur l'origine de l'incendie qui a détruit l'église, le presbytère et le couvent d'Oka, au lac des Deux-Montagnes, sont très-incohérentes.

"Un nommé Brabant dit que vers quatre heures et cinq minutes du matin, il vit trois Indiens enjambant la clôture en arrière du hangar. Il observa leurs mouvements. Il les vit briser les portes du hangar. Quelques minutes plus tard, il vit les flammes et la fumée qui sortaient du fenil et bientôt l'incendie était devenu incontrôlable. Brabant dit qu'il ne pourrait pas reconnaître ces Indiens. Lorsque l'incendie éclata, il était plein jour. Le Rév. M. Lacan dit qu'il avait vu des hommes passer devant sa porte vers quatre heures du matin. Une bande de sauvages parada en face de l'église pendant l'incendie. Cette bande était commandée par le chef Joseph en personne. M. Parent, le ministre protestant d'Oka, dit qu'il a été réveillé par le bruit d'un canon que les Indiens faisaient partir."

LA DUREE DE LA GUERRE

On s'étonne quelque peu de la lenteur des opérations militaires en Orient. Il n'y a eu presque rien de fait depuis un mois. Les Russes sont toujours sur les bords du Danube, en Europe; et, en Asie, ils ne sont pas plus avancés qu'au premier jour, les Turcs ayant repris Ardahan. Il est aussi rumeur d'une paix prochaine. Il paraît, néanmoins, qu'il ne faut pas trop se fier à ces symptômes. Un journal parisien publie, à ce sujet, l'article suivant, qui est plein d'intérêt dans les circonstances présentes :

La lenteur actuelle des opérations montre qu'il ne faut pas s'attendre à une campagne de coups de foudre comme ont été celles de 1866 et de 1870.

Le passé peut servir d'exemple au présent. Or, voici la durée et les résultats des campagnes turco-russes qu'a déjà vues ce siècle.

Le point de départ de la première guerre est un manifeste de la Porte, en date du 15 janvier 1807. Pendant cinq ans, on se bat sans que ni l'un ni l'autre des adversaires obtienne d'avantages décisifs; et enfin, en 1812, les Turcs, lassés d'une campagne infructueuse, font la paix avec les Russes, qui ont hâte de courir au-devant de Napoléon; la Porte aurait pu la faire pour rien, elle lui coûte la Bessarabie (traité de Bucharest).

Au commencement de 1828, c'est un manifeste du czar qui met le feu aux poudres; les Turcs se battent près de DEUX ANS, sont dans le même temps en guerre avec toute l'Europe; et enfin, en août 1829, après une guerre désastreuse, signent la paix à Andrinople, perdant un peu de territoire en Asie et admettant le protectorat russe sur la Moldo-Valachie.

En 1853, Mentschikoff, sous prétexte d'immunités pour la religion grecque, rompt les relations diplomatiques le 18 mai; les Turcs sont livrés à eux-mêmes pendant un an (ce n'est qu'en septembre 1854 que les Anglo-Français commencent le siège de Sébastopol), et on ne parle que le 1^{er} février 1856 de la paix, qui fut signée à Paris le 30 mars et dont le résultat était le maintien de l'intégrité de l'empire ottoman, avec ses Etats vassaux.

Donc cinq ans, deux ans et trois ans, telles sont les durées de ces trois campagnes. Il n'y a pas de raison pour que la guerre de 1877 ne dure que quelques semaines.

—Le papier Rigolot, pour sinapismes, est le seul adopté par les hôpitaux civils de Paris, par leurs Excellences les ministres de la guerre et de la marine française, pour le service des ambulances et de la flotte.

Le seul adopté par l'Amirauté pour le service des hôpitaux maritimes et militaires de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes.

Le seul dont l'entrée de l'empire soit autorisée par le Conseil Impérial de santé du Czar de toutes les Russies.

Se trouve dans les principales pharmacies du Canada.

Vente en gros : A. DELAU,
223, rue McGill, Montréal.

CHOSSES ET AUTRES

Au Salon de cette année, à Paris, on remarque un excellent portrait de Mlle Emma Lajeunesse (Albani).

La difficulté relative au tracé du chemin de fer de la Rive Nord s'envenime. En réponse à la Corporation de Montréal, le gouvernement a fait savoir que le tracé de Terrebonne était adopté, mais que le terminus de la ligne de Québec serait placé à Montréal si la Corporation paie la balance du million; sinon, la ligne passera de Terrebonne à Sainte-Thérèse, où elle se reliera au chemin d'Ottawa, en évitant Montréal, par conséquent.

Le dernier numéro de la *Gazette Officielle* de Québec contient l'avis de la formation d'une nouvelle compagnie à fonds social à Montréal, pour la publication d'un journal français libéral. Le nom de cette compagnie est : *The National Printing and Publishing Company*. Les hon. MM. Laflamme et Huntington sont à la tête de l'association.

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE.—L'organisation de la fête nationale a fait des progrès marqués depuis quelques jours. Les préparatifs sont presque complétés, et tout fait espérer que cette démonstration sera une des plus brillantes qui aient été faites. Nous en félicitons sincèrement les organisateurs. Plusieurs députations des sociétés du district doivent prendre part à la procession, qui suivra le parcours suivant :

La procession s'organise à sept heures a.m., en bas du Champ-de-Mars, rue Craig, et se dirige, de là, par les rues Craig, Saint-Antoine, Guy, Saint-Joseph, Notre-Dame et le tour de la Place-d'Armes, à l'église Notre-Dame. A la sortie de l'église, la procession continuera par les rues Notre-Dame, Bonsecours, et la rue Saint-Denis à la place Saint-Jacques, où la procession se dispersera.

La séance donnée par le collège Saint-Joseph d'Ottawa, en l'honneur de Mgr. Conroy, a eu un grand succès. Autour de Son Excellence, on remarquait sur l'estrade Mgr. Duhamel, Mgr. Powers, les hon. MM. Mackenzie, Cauchon, Laflamme, Huntington, Pelletier; Madame Cauchon, Madame Scott, et plusieurs autres personnes distinguées.

Il y eut une excellente adresse présentée par le Rév. Père Pallier, au nom de la communauté; des morceaux de chant et de musique très-bien exécutés par le chœur et le corps de musique du collège. Le chant et les exercices militaires d'une escouade de petits zouaves ont été fort applaudis, ainsi que les solis chantés par le jeune Gélinais, fils du regretté M. Evariste Gélinais.

Mgr. Conroy répondit, à la fin de la séance, à l'adresse qu'on lui avait présentée. Sa parole a produit un grand enthousiasme. Il est difficile aussi d'exprimer des pensées plus belles dans un langage plus gracieux, plus élégant.

A propos de la mort du général des Chartreux, dom Saisson, M. Philibert Audebrand cite dans l'*Illustration* une singulière particularité :

"On sait de quelle importance commerciale est aujourd'hui la liqueur fabriquée par les frères. Blanche, jaune et verte, elle est recherchée du monde entier, et c'est par millions que se chiffrent les bénéfices qu'elle rapporte.

"La Grande-Chartreuse envoie tous les ans au Saint-Père une redevance qui va de 300,000 francs à 500,000 francs.

"C'est aussi sur ce produit qu'on prélève les nombreuses aumônes qu'on fait au couvent, et les repas qu'on donne aux voyageurs.

"Depuis trois siècles, à ce qu'on nous rapporte, la formule du secret se trouve scellée sous la pierre du maître-autel. Ce n'est que quand on élit un nouveau général que cette pierre est descendue.

"Ce sera donc le cas dans quelques jours d'ici, et il paraît que ce sera l'objet d'une très-grande procession."

NÉCROLOGIE

Mardi matin, le 12 du courant, ont eu lieu les funérailles de Madame H. R. S. Trestler, née Demers, décédée le 9 de ce mois, à l'âge de trente-six ans. Le service a été chanté à l'église Saint-Jacques; un nombreux cortège d'amis suivait le convoi funèbre.

Nous offrons à la famille nos plus sincères condoléances en cette triste circonstance.

AVIS AUX DAMES.

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Autruches et de Vantours, de toutes couleurs; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai; Gants nettoyés et teints noirs seulement.

J. H. LEBLANC. Atelier : 547, rue Craig.

CAUSERIE

RÉFLEXIONS D'UN CHEVAL D'OMNIBUS

Il m'est arrivé plusieurs fois, pour mon plaisir ou mes affaires, de traverser Montréal, d'un bout à l'autre, en suivant les lignes de chars urbains qui y sont établies.

Quand je n'en suis pas empêché par la foule trop grande des passagers, je tâche de me mettre à l'un des premiers sièges en avant, et c'est là que j'ai surpris les conversations, parfois fort intéressantes, qu'échangent entre eux les deux ou trois intelligents animaux qui traînent le véhicule urbain.

De grands philosophes ont prétendu que les animaux pensent.

J'irai plus loin ; je prétends qu'ils se parlent entr'eux.

Nous partons du dépôt des chars urbains. Deux beaux individus de la race chevaline, sortant tout frais de l'écurie, sont attelés à l'immense boîte dans laquelle les habitants de la banlieue de Montréal montent pour aller acheter des épicerie et autres provisions lointaines, et où je grimpe parfois moi-même pour m'en aller dîner, après avoir fait, à pied, une promenade excessivement longue, en vue de découvrir — mais vainement — si l'on n'aurait point définitivement fixé quelque part le terminus du chemin de fer de colonisation du Nord.

J'en reviens à mes deux chevaux.

L'un d'eux tourne la tête en arrière et regarde s'il entre beaucoup de monde dans la boîte. Puis il s'approche doucement le nez de celui de son camarade de traits, et lui dit évidemment :

« Ça va bien aller ; tu n'auras pas besoin de tirer trop fort ; il n'y a dans la voiture qu'un monsieur de pesanteur moyenne (c'est moi), et une petite demoiselle qui s'en va porter à sa grand-maman, en ville, des gâteaux que ses grandes sœurs ont faits hier, tout en méditant des hommes. »

Et nous partons. La jeune fille est située à l'est et moi à l'ouest, observant mes deux amis, les chevaux, qui sont partis d'un pied allègre.

Tout à coup, la lourde machine s'arrête et, d'une maison située en face de notre point d'arrêt, émane une famille entière : *Paterfamilias, materfamilias, pueri et puella.*

Le père porte un gros panier et un parapluie de famille et d'alpaca, comme disait M. Prudhomme.

La mère a, au bras gauche, un gros panier, qui semble très-lourd, une ombrelle, quatre châles, et, sur le bras droit, un joli bébé de dix mois environ.

L'aîné, un gros garçon d'une douzaine d'années, porte un cerf-volant de trois pieds de haut, bariolé de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, vers les régions duquel il se propose de le diriger bientôt au bout d'une corde qui forme un rouleau gros comme une respectable citrouille.

Un autre bambin est armé d'une canne et d'un filet à pêche.

Les fillettes — âges : sept, six, cinq et quatre ans — portent, chacune, un tas de bibelots qu'il serait long et inutile de décrire, tels que poupées, ballons captifs, etc.

Mes deux amis, les chevaux, et moi, nous sommes en présence d'une brave famille qui s'en va faire un pic-nic à l'île Sainte-Hélène.

La famille est entrée dans la boîte ; l'un des chevaux s'est détourné et l'a aperçue.

« Il va falloir tirer fort, mon pauvre vieux, dit-il à son compagnon. Ce bonhomme-là et sa digne femme me semblent avoir un certain poids dans la société. »

— Que veux-tu ! » répond l'autre cheval.

On va repartir. Les deux pauvres chevaux, arrêtés tout court dans le trajet qu'ils avaient entrepris avec tant d'énergie, éprouvent quelque difficulté à démarquer la machine. Le cocher les frappe cruellement de son vilain fouet, en vociférant des imprécations dans une langue et contre des Dieux inconnus.

Je pense en instant à la « Société protectrice des animaux. » Si j'allais lui faire mon rapport ? Mais non ! Ce serait ridicule et inutile.

Je tombe dans une rêverie profonde, et le vers du fabuliste me revient à la mémoire :

Le plus cheval des trois n'est pas celui qu'on pense !

O bon Lafontaine, aurais-tu prévu les voitures de place et leurs cochers, les compagnies de chars urbains et leurs iniquités ?

Vingt fois, pendant un trajet de vingt-cinq minutes, la boîte s'arrête et repart brusquement. C'est à peine si mes pauvres amis, les chevaux, ont le temps de se communiquer leurs impressions de plus en plus pénibles.

La boîte contient à ce moment, outre les personnes mentionnées :

Un monsieur qui trouve fort mauvais qu'on laisse monter dans les chars des personnes portant des paniers (il a raison), et qui va se plaindre à son ami l'échevin X. . . . ;

Deux chasseurs, avec carnassières et fusils. Pas de chiens ; (heureusement !)

Un valétudinaire avec son pliant sous le bras ;

Deux matelots anglais qui se disent : *This is a strange country ;*

Un avocat qui vient évidemment de perdre une cause, et qui semble d'une humeur massacante, ce pourquoi il marche sur les pieds de la fillette aux gâteaux qui pousse un joli petit cri ;

Huit ou dix autres individus dont il m'est impossible de définir la position sociale. Nous sommes, dans la boîte, comme harengs en caque ;

Enfin, deux amoureux qui se « tassent » dans un coin, et trouvent que la boîte n'est, en aucune façon, trop remplie, et qu'il n'y fait point trop chaud.

Pour moi, j'étouffe ; je sonne et parviens à descendre, après m'être, pour ainsi dire, enfoncé une côte sur l'angle du panier de la grosse maman.

En partant, je jette un dernier regard sur mes deux amis, les chevaux, qui sont en nage et haletants.

Au moment où je prenais le chemin de ma demeure, l'un disait à l'autre :

« Quand on veut loger tant de monde que cela dans la boîte, on devrait nous mettre à quatre pour la tirer. Pas vrai, pauvre vieux ! »

Mon Dieu ! que les chevaux ont de l'esprit !

E. BLAIN DE ST. AUBIN.

Montréal, juin 1877.

REVUE DE LA SEMAINE

ORIENT

Constantinople, 13 juin. — Mehemet Ali télégraphie que les Monténégrins ont été battus après un combat livré dans le district de Kalaschin.

La clôture du parlement turc aura lieu le 22 de ce mois.

Les Russes abandonnent les environs d'Erzeroum pour s'occuper du siège de Kars.

Il est probable que les Russes, avant de s'avancer sur Erzeroum, feront un effort pour bombarder et faire tomber Kars, afin de n'être pas inquiétés dans leur marche.

Les nouvelles d'Asie Mineure aujourd'hui ne sont pas importantes. Les Turcs de Kars ont fait plusieurs sorties et ont été repoussés avec pertes.

Une dépêche de Constantinople dit qu'une rupture entre la Porte et la Grèce est considérée comme inévitable.

Des avis de Belgrade mandent que le gouvernement serbe continue ses préparatifs de guerre. On concentre une forte armée près de la capitale.

Vienne, 13. — Une dépêche de Saint-Petersbourg annonce que l'on ne sait rien ici de la note semi-officielle à lord Derby. La réponse de lord Derby à la circulaire de Gortschakoff est, jusqu'à présent, restée sans réponse, le cabinet russe la trouvant couchée en termes tout à fait inusités dans la diplomatie.

Bucharest, 14. — Les Russes ont fait une violente attaque contre Kars. La bataille a duré trois jours, samedi, dimanche et lundi. Les Russes ont été repoussés avec grandes pertes.

Londres, 14. — D'après une dépêche de Constantinople, un corps de troupes monténégrines a été surpris par 2,000 Turcs et taillé en pièces.

Le prince Haassar, qui est à la tête du contingent égyptien de 6,000 hommes, est parti d'Alexandrie pour Constantinople avec quatre navires cuirassés turcs.

Une dépêche de Vienne mande que, pour traverser le Danube, les Russes choisissent des points à l'est et à l'ouest du quadrilatère formé

par l'armée turque, et que, pendant que la colonne de l'est tiendra en échec les forces turques, la colonne de l'ouest agira comme une armée en campagne. La ligne choisie pour l'armée de l'ouest est très-avantageuse, parce qu'elle conduit par un chemin aisé sur les Balkans. Quoique les Turcs soient inférieurs en nombre à leurs ennemis, en prenant une position centrale entre Plenna et Bela, avec l'aide des monitors et des batteries, ils peuvent mettre des obstacles considérables au passage du Danube.

Une dépêche de Vienne dit que le Danube a débordé soudain, hier. Les bords du fleuve sont inondés et les opérations de l'armée russe seront retardées.

Londres, 14. — La ville de Poti est déserte. Les habitants ont fui à l'intérieur.

En ce moment, il y a en Roumanie plus de 320 correspondants de journaux.

Constantinople, 14. — La Chambre des députés a voté les crédits demandés par le ministre de la guerre et de la marine, et adopté une résolution supprimant plusieurs sinécures dans le service public.

L'insurrection circassienne fait de grands progrès. Les chefs espèrent pouvoir bientôt couper la retraite à l'armée du grand-duc Michel.

Belgrade, 14. — La diète (Sopischinal) est convoquée, en session extraordinaire, pour le 1er juillet.

Londres, 16. — On apprend à Constantinople que la position de l'armée turque en Asie s'est beaucoup améliorée et qu'elle va bientôt prendre l'offensive.

Les Russes ont subi des pertes considérables devant Kars. Un feu roulant de l'artillerie continue entre les assiégeants et la garnison.

ANGLETERRE

Londres, 14. — A la Chambre des Communes, Sir Stafford Northcote a dit que la réponse de la Russie impliquait que cette puissance ne chercherait pas à bloquer l'Isthme de Suez. Les réponses de la Porte et du Khédive ne sont pas encore reçues.

Il est interdit aux officiers anglais de prendre du service dans les armées belligérantes.

Londres, 13. — Hier au soir, à la Chambre des Communes, la motion pour l'abolition de la peine capitale a été perdue par un vote de 158 contre 50.

Londres, 14. — Dans son article financier, le *Times* dit que le nouvel emprunt russe a été rejeté sur le marché de Berlin. On va essayer de le lancer sur les marchés de Londres et de Paris.

En attendant, le gouvernement russe a imposé à l'intérieur un emprunt forcé de deux cents millions de roubles ; cela indique un épuisement rapide des finances de la Russie.

Londres, 14. — Dans les arsenaux de Woolwich, il y a — prêts pour le service actif — un équipement complet de campagne, comprenant tentes, chariots d'ambulances, etc., etc., pour vingt-deux régiments, plus une immense réserve de munitions de toutes sortes que l'on peut expédier à un moment d'avis.

Une dépêche de Berlin annonce que les Russes ont aussi organisé leurs ambulances, et vont distribuer en Roumanie et dans les districts voisins, vingt mille lits pour les blessés et les malades.

Londres, 14. — Le comte de Derby, Sir Stafford Northcote, lord Aberdeen et le très-hon. M. Foster ont signifié leur intention d'être présents, avec leurs dames, à la présentation de la franchise de la cité au général Grant, à Guildhall.

FRANCE

Paris, 14. — On dit que les membres de « l'Internationale » tiennent régulièrement des assemblées, en France et sur la frontière belge, en vue de pousser les ouvriers à se mettre en grève.

Les chefs de la gauche sont décidés à se tenir calme jusqu'à samedi. Ce jour-là, Gambetta fera une interpellation dont ils attendent beaucoup.

Paris, 14. — La France affirme que le gouvernement est décidé à empêcher les réunions des groupes de la gauche, avant la convocation des Chambres.

Le prince de Hohenlohe, ambassadeur allemand, a donné hier au gouvernement français l'assurance des dispositions pacifiques de l'Allemagne.

ROME

Rome, 13. — Le Pape accorde tous les jours des audiences à un grand nombre de pèlerins venus de tous les pays de l'univers. Il a accordé des audiences à quinze députations italiennes et étrangères, qui lui ont offert des cadeaux de la plus grande richesse, consistant en statues, peintures et autres objets d'art d'un grand prix, qui serviront à enrichir la belle collection du Vatican.

Les pèlerins de la Guadeloupe ont offert au Saint-Père des lingots en argent massif, semblables à ceux qui ont déjà été donnés par les catholiques de San-Francisco.

LE FLEAU DE LA MOUCHE A PATATES

La mouche à patates a déjà envahi plusieurs districts de la province. On lit à ce propos dans la *Minerve* :

Nous avons eu l'occasion de causer de ce fleau

avec un digne ecclésiastique de la campagne. Il nous a dit qu'elle fait des ravages effrayants dans tout le district de Montréal ; que les cultivateurs emploient tous les moyens pour le détruire et sauveront peut-être une partie de la récolte ; mais que, bien sûr, « les patates seront chères l'hiver prochain. »

Mais monsieur le curé nous a communiqué une observation curieuse et dont nous voulons faire part à nos lecteurs.

Un cultivateur de sa paroisse a semé, parmi ses patates, du ble de sarrasin. Depuis que la mouche a fait son apparition et aujourd'hui encore, ses patates n'ont pas été touchées par l'insecte.

Comment expliquer cela ? — Est-ce par illusion d'optique que l'insecte, voyant la feuille et la fleur du sarrasin qui précèdent celle de la patate, s'éloignent du précieux tubercule ?

Existerait-il, dans la fleur du sarrasin, une senteur qui écarte la mouche ?

Autant de points d'interrogation que nous posons aux agriculteurs expérimentés.

Nous savions bien, depuis longtemps, qu'en France, quand on veut avoir des navets tendres, on les sème parmi diverses espèces de blé, principalement le sarrasin. Les mouches ordinaires attaquent la fleur du blé à laquelle elles nuisent peu, de préférence à la feuille du navet.

VARIÉTÉS

Un monsieur est traduit en police correctionnelle pour avoir frappé sa belle-mère :

— Votre situation est très-grave ! lui dit le président : on vous reproche, vous le savez, des voies de fait exercées sur la mère de votre femme : qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Monsieur le président, j'ai été marié trois fois, j'ai eu trois belles-mères . . . , mais je n'ai jamais battu que la dernière.

— Mon bon monsieur, disait un mendiant devant le passage de l'Opéra, j'ai cinq enfants sur le bras.

— Sur les bras, où donc sont-ils ?

— C'est ma femme qui les porte.

Un soupeur observait un confrère qui avait l'air de chercher sur sa table.

— Monsieur, lui dit-il, vous avez perdu quelque chose ?

— Non, je cherche les cornichons.

— Ah ! . . . je voyais bien que vous n'étiez pas dans votre assiette !

Réflexion échappée à un diplomate des plus sérieux :

— A force d'être *Abdul* par ses odalisques, le sultan *Hamid* sa santé en danger et peut-être il en *Mourad*.

TROP DE ZÈLE. — Calino a loué une chambre au second.

Son propriétaire, qui loge au premier, lui recommande de faire le soir en rentrant le moins de bruit possible.

— J'ai le sommeil léger, ajoute-t-il ; j'ai renvoyé votre prédécesseur parce qu'il m'éveillait toutes les nuits en montant dans l'escalier.

Calino rentre à dix heures, marchant sur la pointe des pieds.

Arrivé sur son carré, il redescend et va frapper à la porte de la chambre du propriétaire.

Pas de réponse.

Il frappe un peu plus fort.

— Mais qu'est-ce donc ? s'écrie enfin le propriétaire en maugréant ; que diable fait-on ici ?

Et Galino poliment :

— Je voulais avoir l'honneur de demander à monsieur si je ne l'ai pas éveillé tout à l'heure en montant.

Un bon négociant, très-pratique en affaires, conduit sa fille entendre *Paul et Virginie*.

Elle fond en larmes.

Le père, qui n'aime pas à lui voir user sa sensibilité, la tire par la manche :

— Ne pleure donc pas comme ça, ils ne sont pas à plaindre du tout ! Ils font plus de 11,000 francs !

Dialogue entre un valet de chambre ivre et son maître :

— Mais, malheureux, si on te ramassait dans cet état-là dans la rue !

— Oh ! j'ai toujours une carte de monsieur sur moi.

INCOMPATIBILITÉ D'HUMEUR. — A la première chambre, dans un procès en séparation :

L'avocat de la plaignante plaide, entre autres motifs, l'incompatibilité d'humeur, et vient de tracer, à la manière noire, un portrait du mari !

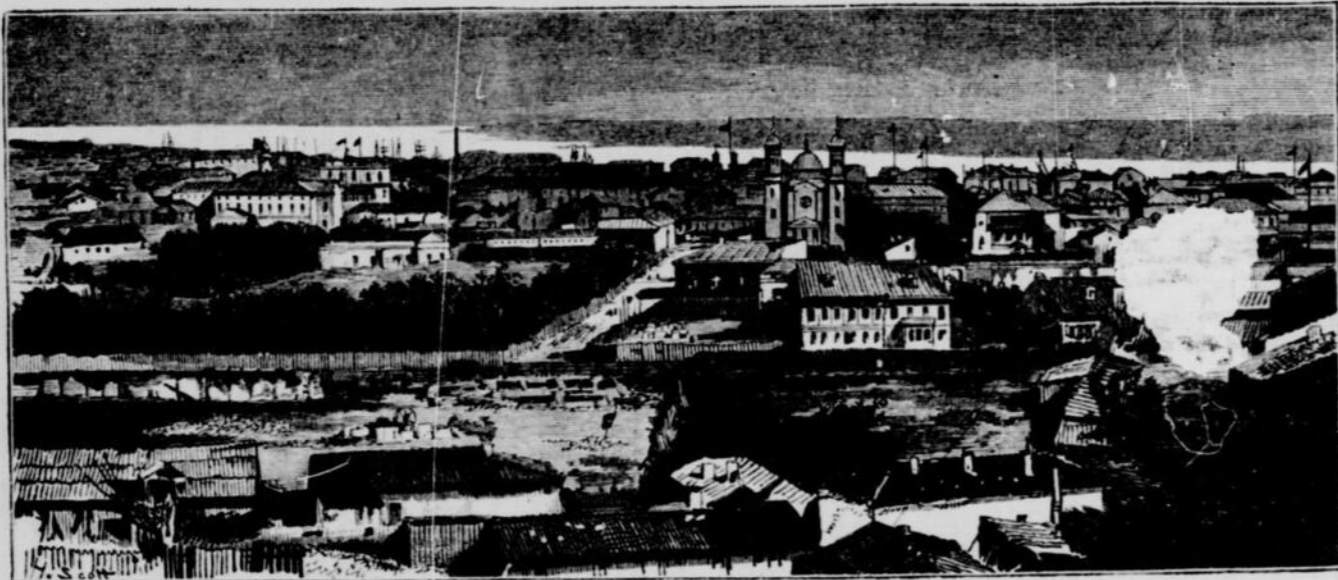
— Brutal, violent, colère . . .

L'avocat du mari se lève à son tour et dépeint la femme :

« Méchante, emportée, acariâtre . . . »

— Pardon, interromp le président, mais alors, messieurs les avocats, où prenez-vous l'incompatibilité d'humeur ?

Un peu gaulois, pour finir :
Si Samson a jamais mangé des haricots, ce jour-là n'aura plus été . . . sans son.



GALATZ. — Port franc de Moldavie sur le Danube. — D'après une photographie communiquée par M. P. H...



NIKOPOLL. — Forteresse turque sur le Danube. — D'après le croquis de M. Berge.



JASSY. — Capitale de la Moldavie. — Première ville occupée par l'armée russe dans les principautés. — D'après le croquis de M. P. Knuffmann.



LES PORTES DE FER et les ruines de Golzmbac sur le Danube. — D'après le croquis de M. Berge.



GIURGEWO. — Ville roumaine, et l'île Mocan, en face de Ruschuck. — Croquis de M. d'Aign.

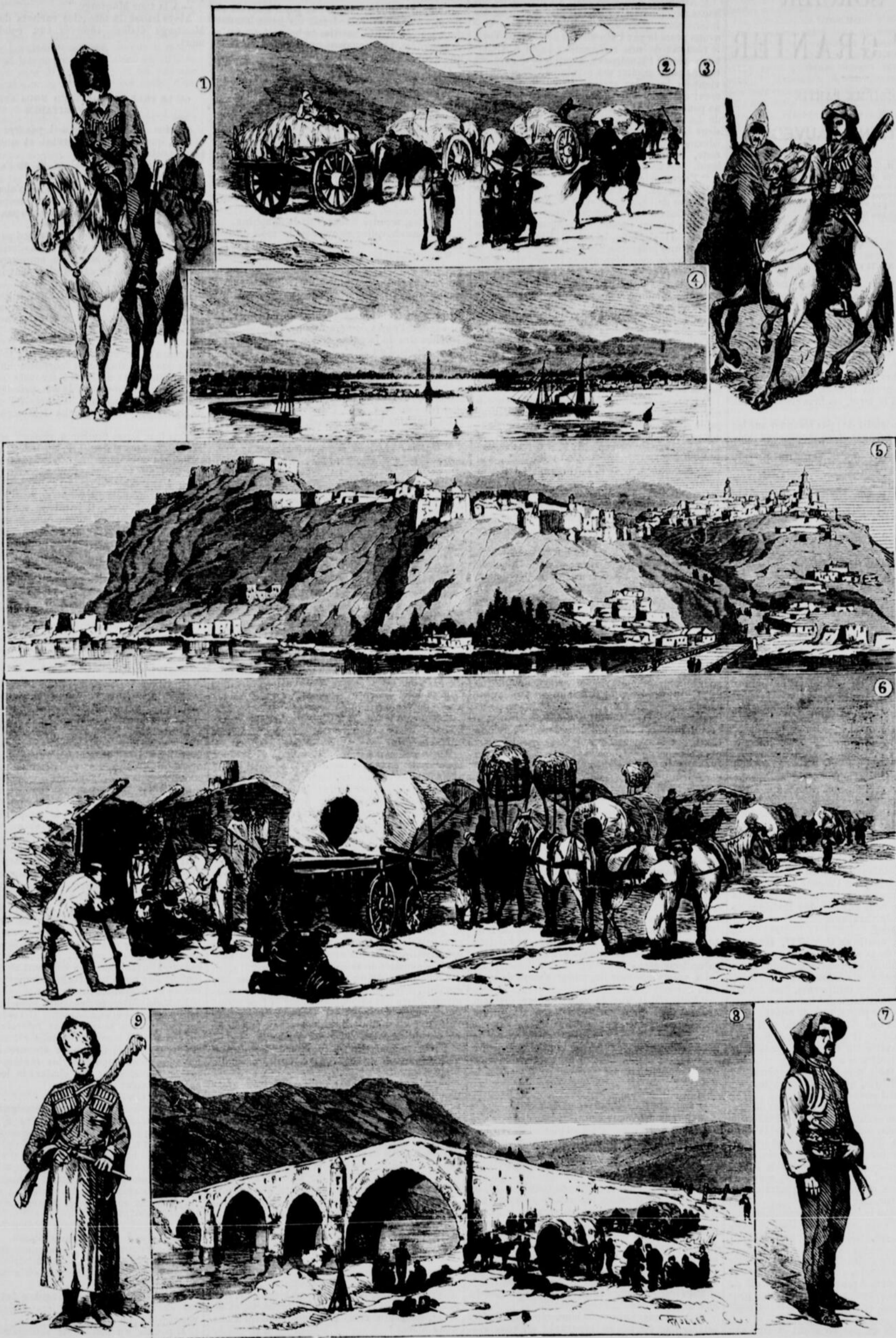


SILISTRIE. — Forteresse turque sur le Danube. — D'après croquis de M. Berge.



SULINA. — Port turc sur un bras du Danube à son embouchure. — D'après croquis de M. Berge.

LA GUERRE. — Principaux points du théâtre de la guerre en Europe. — (Dessins de M. Scott.)



1. Cosaque du Caucase. 2. Convoi d'Arabes géorgiens. 3. Cavalerie irrégulière du Gouriel. 4. Poti, port russe sur la mer Noire. 5. Akaltsich, forteresse russe. 6. Halte d'un convoi russe dans un village. 7. Milicien du Gouriel. 8. Le Pont-Rouge, route de Tiflis à Alexandropol. 9. Cosaque, fantassin du Caucase.

LA GUERRE. — Le pays occupé par l'armée du Caucase en Asie. — (D'après nature, par M. Deyrolle.)

LE SORCIER DU MONT GRANIER

TROISIÈME PARTIE

LE CAPITAINE SAUVEDUC

Ah ! puissiez-vous, Seigneur, vous à qui rien n'échappe,
Dans les cils dévastés découvrir une grappe,
Et dans l'ivraie, un froment pur ;
A côté du crime superbe,
Trouver quelque vertu, sous l'herbe
Qui déroba son front obscur.

G. OGIER. Le 31 décembre.

VII

OU LE DAUPHIN SE MONTRE UN GRAND PRINCE

Guy XII attendait le renégat dans la salle d'audience. Madame la dauphine, assise dans un grand fauteuil doré, et le moine Archambaud, debout à côté d'elle, causaient à voix basse.

Le dauphin se promenait de long en large avec agitation ; son visage morne reflétait les sentiments divers qui s'agitaient en lui ; tantôt c'était une sombre colère, tantôt une douleur contenue. Les sourcils froncés, le regard obstinément attaché à la terre, les bras croisés, il réfléchissait.

Soudain, on entendit des pas résonner sur les dalles des salles voisines et se rapprocher rapidement.

Le prince vint s'appuyer au dossier du fauteuil de sa femme, et dit :

« Le voici, enfin ! »

Le moine rabattit son cabuchon sur son visage.

La porte s'ouvrit ; Sauveduc et Carabanchel entrèrent.

Au dehors, on entendit la voix aigre du crieur de nuit :

« Il est dix heures ! Manants et bourgeois, dormez en paix ! »

Carabanchel, avec toute l'aisance d'un homme de cour, mit un genou en terre devant la princesse et fit une profonde révérence au dauphin :

« Monsieur l'ambassadeur, dit celui-ci en s'efforçant de paraître calme, nous vous avons fait venir pour vous demander un conseil. »

Le comte s'inclina de nouveau :

« Je rends grâce à votre seigneurie de m'avoir appelé, répondit-il ; mais quand je vois autour d'elle tant de nobles conseillers, je m'étonne de lui voir réclamer l'appui de mes faibles lumières. »

—M. de Carabanchel, continua le prince, vous savez qu'afin de donner plus de lustre à notre cour, nous avons envoyé plusieurs ambassadeurs à nos frères les souverains chrétiens.

Ceux-ci ont répondu à notre appel et se sont fait représenter auprès de nous par quelques-uns de leurs plus nobles chevaliers. Ainsi, le roi d'Angleterre nous a envoyé son cousin, le lord Evelyn Pierrepont ; le roi de Castille, son ami don Louis de Alagon ; le roi très-chrétien, messire Philippe de Prémontré ; le duc de Bretagne, M. François de Malestroit ; le comte de Savoie, le sire Jordan de Chissé ; l'évêque de Maurienne, son échanton Prigent du Rocher...

Le comte de Foix enfin, bien que fort éloigné de ce pays, a daigné nous envoyer don Rodrigue de Ximenes, comte de Carabanchel. »

Carabanchel salua.

« Notre cour, continua Guy XII, est donc ornée de la fleur de la chevalerie des pays d'Europe, à laquelle notre chevalerie dauphinoise ne le cède en rien pour la noblesse, la courtoisie, les beaux et honorables sentiments, base fondamentale de cette institution. »

Il fit une nouvelle pause, puis il reprit :

« Jésus n'avait que douze apôtres, et il y en a un qui le trahit. Il ne faut donc pas s'étonner que, parmi cette foule d'illustres gentilshommes, un traître se soit glissé. »

Il prit sur la table une liasse de papiers, les montra à Mainvilliers, qui n'avait pas fait un mouvement, et dit encore :

« Parmi ces parchemins, M. le comte de Carabanchel, se trouvent des lettres adressées à notre beau cousin, oncle de madame la dauphine, le prince Thomas de Savoie, et qui lui proposent, en échange d'une armée de mille hommes, une partie considérable de nos États, dont nous serions alors dépourvus. Ne soupçonnez-vous personne d'avoir écrit ces lettres, M. le comte de Carabanchel ? »

—Il faudrait que je le visse, monseigneur.

—En vérité ! Voici un indice : l'une d'elles, et la plus claire, est écrite en langue espagnole.

—Ah !

—Oui. Aidé de notre très-chère épouse, madame Béatrix de Savoie, et de notre confesseur, le très-révérend dom Archambaud, de l'ordre de Saint-Bruno, nous avons recherché quel pouvait être l'auteur et l'instigateur de ce complot. »

Le chartreux fit un pas en avant et dit à son tour :

« Il importait d'abord de savoir si l'un des sujets de monseigneur était le coupable. Nous avons interrogé tous les officiers de la cour, et, de cette enquête, il est résulté que leur loyauté ne pouvait être mise en doute. Le coupable est évidemment étranger, non-seulement à la maison du prince, mais encore au Dauphiné. »

« Nous avons cherché parmi les ambassadeurs. »

Mainvilliers fit un brusque haut-le-corps.

« Attendez, don Rodrigue. La dignité de ces hauts personnages ne permettant pas qu'on les interrogeât, Monseigneur le Dauphin et moi avons procédé par induction et déduction. Voici le résultat de nos recherches : le roi d'Angleterre, Henri Plantagenet, a trop à faire avec ses barons pour susciter des révoltes à l'étranger. Il vient de jurer les statuts d'Oxford, qui nomenent un parlement chargé de gouverner ; Henri ne peut rien. Il aurait voulu soutenir le comte de La Marche dans sa rébellion contre Monsieur Louis de France, mais les défaites de Taillebourg et de Saintes l'ont mis à la raison. Du reste, mylord Pierrepont est juste, rigide et loyal. Ce ne peut être un traître. »

« Passons à la Castille. »

« Vous, M. de Carabanchel, qui venez des frontières de l'Espagne, vous devez connaître le roi de Castille et de Léon, Alonzo X, le Sage. C'est un homme savant, un philosophe, un linguiste. Il s'occupe beaucoup d'astronomie et prépare une judicieuse réforme du calendrier. Il manie l'épée aussi bien que la plume, si ce n'est mieux encore. Son père a guerroyé toute sa vie pour ôter leur puissance aux Musulmans. Alphonse X a ajouté l'Algarve à ses conquêtes et a pris aux Almohades (1) leurs dernières places dans la péninsule. Le roi de Castille songe donc aussi peu que possible à troubler la tranquillité des autres États. Il doit, auparavant, assurer celle de ses deux royaumes. Quant à don Luis de Alagon, c'est un homme fier, qui rompt et ne plie pas, et dont le caractère chevaleresque répugne aux trahisons. »

« Le roi très-chrétien, que l'on commence à nommer déjà saint Louis de France, est incapable de fomenter une révolte. Il se souvient des paroles que sa mère, Blanche de Castille, lui adressait, et mourrait plutôt que de commettre un péché mortel. Messire de Prémontré, son ambassadeur céans, eût fait un moine plutôt qu'un homme d'Etat, et songe plus à son salut qu'aux affaires de ce monde. »

« Vous parlerai-je du duc de Bretagne et de son envoyé le seigneur de Malestroit ? Non, car ni l'un ni l'autre ne peuvent avoir intérêt à encourager les fauteurs de trahison. »

« Restent le comte de Savoie et l'évêque de Maurienne, qui, par la position géographique de leurs États, peuvent avoir un intérêt particulier à voir le Dauphiné se soulever contre son maître légitime. Mais, comme les lettres en question sont adressées à l'oncle du comte Boniface, il est évident qu'il n'est pour rien dans cette affaire. »

« L'évêque de Maurienne, lui, ne saurait avoir des vues sur le comté de Gap et de Grésivaudan : en outre, il ne parviendrait jamais à réunir une armée de mille hommes. Monseigneur Amédée de Miribel est trop fin politique pour se lancer dans une affaire dont les conséquences pourraient être excessivement sérieuses. »

« Résumons : le roi d'Angleterre, le roi de Castille et Monsieur Louis de France ne peuvent pas s'occuper de notre pays ; le duc de Bretagne, le comte de Savoie et l'évêque de Maurienne le pourraient, qu'ils ne le voudraient pas. J'ai dit. »

Le moine s'inclina et se tut.

La voix de madame Béatrix s'éleva lente et grave :

« Vous n'avez donc pas conclu, mon révérend père. »

« A son tour, Mainvilliers eut l'audace de dire :

« Et don Archambaud a oublié de m'énumérer la liste des innocents. Il est vrai que Sa Révérence a bien voulu ne pas incriminer le très-puissant comte de Foix, que j'ai l'honneur de représenter ici. »

La dauphine Béatrix se leva. Guy XII fit deux pas au devant de Mainvilliers, et lui jeta un regard, un de ces regards qui en disent plus qu'un long discours. »

La voix monotone du moine s'éleva de nouveau :

« Puisqu'il le faut, je vais conclure, dit don Archambaud. Pour me servir de mêmes termes que le comte de Carabanchel, je ne l'ai pas énuméré dans la liste des innocents, parce que je le crois coupable. Je n'ai pas incriminé le comte de Foix, parce que messire de Carabanchel n'a pas l'honneur de représenter ici le comte de Foix. »

Mainvilliers releva la tête.

« Il était superbe d'audace et de fierté. »

« Malgré le désespoir dont son âme était assaillie, car il voyait les dernières pierres de son édifice de crimes s'écrouler, il sut amener sur ses traits l'expression d'un douloureux étonnement et celle d'une légitime fierté blessée par d'injustes soupçons. »

« Cependant il ne répondit pas tout d'abord, et ce ne fut qu'après un instant de silence qu'il s'écria d'une voix où l'ironie se mêla à la colère :

« Ainsi donc, c'est moi que l'on soupçonne ! Eh bien ! révérend moine, dites-moi vos raisons, apportez vos preuves et discutez avec sang-froid ; car lorsque la colère se mêle aux discussions, elles ne produisent qu'un résultat nul. »

« Un étrange sourire illumina la face austère du chartreux. »

« Discutons, je le veux bien, répondit-il. Les lettres sont écrites en espagnol ; or, vous seul connaissez, l'espagnol parmi les gens de la cour. »

« Ceci pourrait être discuté, mais passons. »

« En second lieu, vous vous êtes présenté à la cour de monseigneur le dauphin sous une qualité qui ne vous appartient point. »

« (1) Les Almohades (unitaires) étaient une secte fondée en 1091, dans le Maroc, par un imposteur qui prétendait être le *Mohadi*, ou douzième prophète attendu par les Musulmans. »

—Ceci est plus grave, sire moine, et il faut des preuves. »

Le dauphin fit un signe : la porte s'ouvrit et Protas Sauveduc introduisit un jeune homme dont les vêtements, souillés de boue et couverts de poussière, témoignaient qu'il venait de faire une longue course à cheval.

Ce jeune homme était notre ancienne connaissance, Eudes de Barberaz.

« Voici, reprit Guy XII en s'adressant à Carabanchel, voici quelqu'un qui vous répondra à ce sujet. Messire de Barberaz est le fils du dernier syndic noble de Saint-André en Savoie, qui périt lors de la chute du mont Granier. »

Mainvilliers tressaillit de tous ses membres ; son crime l'entourait de toutes parts ; il ne pouvait plus faire un pas sans entendre le nom de cette ville maudite, sans voir se dresser devant lui un souvenir, sans se heurter contre de nouveaux obstacles.

« Parlez, messire Eudes, » fit la dauphine.

Le jeune chevalier commença le récit de son voyage.

« De Grenoble, dit-il, je me suis rendu à Viviers ; j'ai traversé Saint-Pol-Trois-Châteaux, Orange, et je me disposais à partir pour Nîmes, lorsque j'appris que le comte de Foix se trouvait chez le vicomte d'Uzès. J'allai à Uzès, et dès que je fus en présence de Gaston de Foix, je lui exposai l'objet de mon voyage. »

Eudes tira de la poche de son justaucorps une lettre scellée d'un sceau de cire rouge, et fléchissant le genou, il la tendit au dauphin qui la remit à madame Béatrix en lui disant :

« Vous, qui êtes plus savant qu'un clerc, madame, lisez-vous ce que nous mande notre cher frère de Foix. »

La dauphine brisa le cachet, ouvrit la lettre, et lut :

« Gaston, comte de Foix, à très-haut et très-puissant prince Guy, dauphin, comte de Vienne, etc., salut en N. S. : »

« Nous vous mandons, par les présentes, que l'homme qui se dit Rodrigue de Ximenes, comte de Carabanchel, n'a jamais paru en nos possessions et domaines du comté de Foix, ajoutant que ce dit nom de Ximenes n'est point connu en Espagne, et que, de présent, le comté de Carabanchel appartient à la noble maison Porto Carrero de Guzman, dont l'unique représentant est don Jorge, encore pupille de notre cousin, le roi d'Aragon. »

« Sur ce, très-cher frère et sire, prions Dieu qu'il vous tienne en sa garde. »

« GASTON. »

et plus bas : D'ALBRET.

« Ces preuves sont convaincantes, reprit le dauphin d'un ton menaçant, et nous sommes maintenant certains que vous n'avez droit à d'autre nom, à d'autre titre qu'à ceux d'Aloys, comte de Mainvilliers. »

Avant que le traître fût revenu de sa stupeur, madame Béatrix de Savoie et son époux avaient quitté la salle.

Aloys se sentit perdu. Un monde de pensées se pressait dans son esprit ; il comprit qu'il avait joué sa vie sur un coup de dés et que la fortune, qui jusque là, lui était restée fidèle, venait de le trahir. Son dernier espoir lui échappait : sa mort serait triste et misérable : un gibet et le bourreau !

« Était-ce donc là ce qu'il avait rêvé ! »

Il voulait un trône : il avait l'échafaud !

Il fut écrasé sous le poids de ce malheur immense, et ne voulut pas y voir le doigt de Dieu.

A ce moment, toute son énergie l'abandonna. Cette présence d'esprit, ce sang-froid qui faisaient sa force firent place à l'abattement le plus absolu. Son œil atone, ses lèvres entr'ouvertes et pendantes, la respiration pénible qui s'échappait de sa poitrine, eussent fait croire que son intelligence avait succombé, et que la folie allait s'emparer de son cerveau.

Le moine chartreux, debout en face de lui, étudiait, avec une ardente curiosité, les sentiments divers qui se peignaient sur la face blême du scélérat.

« Oh ! murmura-t-il, s'il devenait fou ! Le chatiment ne serait pas assez terrible. »

Puis, comme effrayé lui-même des paroles qu'il venait de prononcer, il reprit, d'un ton plein d'humilité :

« —O mon Dieu, pardonnez-moi. Je viens d'oublier vos préceptes et d'appeler votre colère sur celui pour lequel je dois implorer votre miséricorde. »

Il sortit, après avoir jeté un regard de pitié sur le renégat.

Le capitaine Sauveduc avait suivi cette scène avec un intérêt toujours croissant, et, voyant que Mainvilliers, affaissé sur lui-même et plongé dans une torpeur d'agonisant, n'avait plus conscience de ce qui se passait, il s'approcha de Barberaz et lui dit à voix basse :

« Avez-vous vu quels regards don Archambaud jetait sur cet homme ? Quel intérêt ce moine peut-il avoir en tout ceci ? »

—Comme vous, je l'ai remarqué, répondit Eudes. Bien plus, il me paraît que la figure de ce religieux ne m'est pas inconnue. Avez-vous observé, Protas, que sa voix est bien nette, bien sonore, que ses yeux sont bien brillants, et son front, bien peu ridé, pour un vieillard à cheveux blancs ?

« —C'est vrai. »

Le capitaine Sauveduc tira son épée, et, s'approchant de Mainvilliers, lui dit :

« Monsieur, vous êtes mon prisonnier ! Mainvilliers sursauta, ne fit aucune résistance, et se laissa garrotter par plusieurs soldats qui venaient d'entrer. »

« Comme on l'emmenait, il regarda autour de lui et sourit en voyant un tel déploiement de forces. »

« Oh me conduisez-vous ? demanda-t-il au capitaine. »

« —A la tour Montorge. »

Aloys baissa la tête ; les cachots de la tour Montorge étaient réservés aux condamnés à mort. »

VIII

OU LE PÈRE ARCHAMBAUD NOUS APPREND SON NOM VÉRITABLE

A peine Mainvilliers eut-il pénétré dans son cachot, que la réaction survint et que son désespoir éclata, furieux.

Il comprit seulement alors où on l'avait conduit et pourquoi on l'avait arrêté.

Dépeindre la rage à laquelle il s'abandonna, les blasphèmes qu'il proféra, son désespoir, serait impossible : la langue française n'a pas d'expressions pour caractériser cette scène.

Cette réaction se traduisit d'abord par une explosion soudaine de colère. Mainvilliers, la bouche écumante, le visage empourpré, brisa tous les meubles de sa cellule, dont les débris ne tardèrent pas à joncher les dalles.

Il y mit une violence telle, que le gardien accourut ; mais le prisonnier s'était emparé de l'un des pieds massifs de sa table et menaçait de s'en servir contre le geôlier : celui-ci dut se retirer.

Lorsqu'il ne resta du lit, de la table et du siège que des fragments éparpillés en miettes, Mainvilliers jeta un regard farouche sur le crucifix suspendu au-dessus de son prie-Dieu.

Peu à peu, cependant, il adoucit l'expression de son regard et s'approcha lentement, lentement.

Puis il se laissa tomber à genoux et mit son visage dans ses mains.

Tout le reste de la journée il fut enseveli dans une profonde torpeur, et n'en sortit même pas lorsque le geôlier lui apporta son repas.

Le soir, au moment où le sergent de la ville criait dix heures, il parut se souvenir de la scène de la veille et songea que depuis vingt-quatre heures il était enfermé dans cette prison.

Ce fut alors une effroyable tempête de cris et de blasphèmes, qui ne cessèrent que lorsque Aloys fut complètement épuisé.

Son gardien, furieux de ne pouvoir dormir tranquille, monta jusqu'au cachot, et saisissant son prisonnier, l'attacha à l'un des piliers qui soutenaient la voûte :

« Eh bien, lui dit-il, criez-vous encore, maintenant ? »

Il sortit ensuite, emportant la lampe et laissant le cachot du misérable plongé dans une profonde obscurité.

Un frisson de terreur secoua les membres du renégat lorsqu'il se vit seul ainsi, et il eut peur. Malgré lui, son imagination lui représenta l'un après l'autre les épisodes variés de son existence aventureuse. Il remonta, pour ainsi dire, la pente fatale qui l'avait conduit où il était : partant il voyait du sang. Un nuage de sang flottait devant ses yeux et voilait d'une teinte empourprée tous les objets qui se présentaient à lui. Ce furent d'abord ses jeunes années : sa mère, qu'il mordait au sein quand il était à la mamelle ; qu'il lapidait à coups de pierres quand il était encore enfant, et qu'il avait vu mourir l'œil sec, le cœur insensible, alors qu'il touchait à peine aux limites de l'adolescence.

Il revit ensuite la belle et sombre figure de Jacques de Bonnavard : ce souvenir le ramena, d'un bond de la pensée, à la catastrophe du Granier. Il revit cette orgie infâme, ces tentures de pourpre, ces convives couronnés de fleurs, ces coupes d'or emplies de vin. Il entendit bruir à son oreille les discours insensés qu'il tint ce soir-là ! La ronde infernale tournoya devant son regard, entraînant ensemble cadavres et fantômes, se heurtant aux parois et foulant aux pieds une fange composée de chair broyée et de sang écumeux.

Et Mainvilliers se débattait sous le poids de cet épouvantable cauchemar. Il voulait fermer les yeux, et ses paupières se relevaient malgré lui ; il voulait crier : sa bouche refusait d'articuler aucun son ; il voulait étendre les mains en avant pour repousser les fantômes, et ses mains, retenues par des chaînes le long de son corps, restaient immobiles.

Il suait son agonie !...

Les angoisses de la peur l'étreignaient à la gorge ; son cœur lui semblait noyé dans une douleur immense ; sa poitrine se soulevait par saccades et n'émettait qu'un souffle pénible, entrecoupé de hoquets, déchiré par des sanglots.

Ce nuage de sang, au travers duquel il voyait toutes choses, l'aveuglait et brûlait ses prunelles ; ces voix qui murmuraient à son oreille emplissaient son cerveau de sons confus et de bourdonnements...

Il vit toutes ses victimes défilant devant lui, enveloppées de leurs suaires blancs. Les uns lui montraient le ciel et murmuraient, d'une voix suave, des paroles de miséricorde. Les autres s'avançaient, l'insulte et la menace à la bouche.

Et quand la procession lugubre fut terminée, les cheveux de Mainvilliers étaient blancs comme la neige.

Il poussa un soupir de soulagement ; deux larmes sillonnèrent ses joues : il se crut sauvé.

Une voix sourde retentit à ses oreilles : A travers l'épaisseur de la porte qui le séparait du monde des vivants, il entendit le dialogue suivant :

« Je vous dis, capitaine Sauveduc, qu'il faut que je le voie. »

—Mais, mon révérend...

—Inutile d'ajouter un mot de plus. Voici l'ordre, signé de monseigneur le dauphin Guy. »

La porte grinça sur ses gonds, une faible lueur se répandit à l'intérieur de la cellule, et Mainvilliers vit, debout devant lui, un moine à robe blanche tenant une lampe à la main.

Il fallait que le visage d'Aloys eût subi de bien profondes altérations, car, lorsque le moine eût déposé sa lampe sur le prie-Dieu et qu'il se fût retourné vers Mainvilliers, il ne put que joindre les mains et murmurer ces mots, d'un accent navré :

« Oh ! mon Dieu ! »

Quand Mainvilliers se fut aperçu qu'il avait devant lui un homme et non plus un spectre, son courage et son assurance lui revinrent, et il demanda brusquement ce qu'on lui voulait.

Le moine s'approcha et se mit à délier silencieusement les chaînes dont le malheureux était chargé. Après quoi, s'asseyant auprès de lui, il lui dit :

— Comprenez-vous pourquoi je viens ici, mon fils ?

Mainvilliers ne répondit pas.

« Savez-vous quelle mission de paix, de justice et de miséricorde je viens remplir ? »

Le regard atone du prisonnier s'illumina d'une lueur de joyeuse espérance :

« Venez-vous donc me sauver ? » s'écria-t-il avec délire.

(A continuer.)

LA VIE MILITAIRE EN RUSSIE

Le Caucase produit sur les officiers russes ce que l'Atlas produit sur nos officiers d'Afrique : l'isolement amène l'oisiveté ; l'oisiveté, l'ennui ; l'ennui, l'ivresse.

Que voulez-vous que fasse un malheureux officier, sans société, sans femme, sans livres, dans un poste avec cinq hommes ? Il boit.

Seulement, ceux qui ont de l'imagination, accompagnent cette action, toujours la même, qui consiste à faire passer le vin ou le vodka de la bouteille dans le verre, et du verre dans le gosier, de détails plus ou moins pittoresques.

Nous avons, dans notre voyage, fait connaissance avec un capitaine et un chirurgien-major, qui nous ont donné, sous ce rapport, le programme le plus étendu de ces sortes de fantaisies.

Chaque officier a un soldat attaché à sa personne ; ce soldat s'appelle *demchik*. Notre capitaine, après son service du matin, rentrait, se couchait sur son lit de camp, et, s'adressant à son *demchik* :

« Brisgallof, lui disait-il (Brisgallof était le nom du soldat), tu sais que nous allons partir. »

Brisgallof, ferré sur son rôle, répondait :

« Oui, capitaine, je sais cela. »

— Eh bien, alors, comme on ne part pas sans prendre quelque chose, mangeons un croûton, mon ami ; buvons un coup, et tu iras chercher les chevaux pour les atteler à la tégue.

— C'est bien, capitaine, » répondait Brisgallof.

Et Brisgallof apportait un morceau de pain et de fromage, et une bouteille de vodka ; le capitaine, trop bon prince pour absorber à lui seul les biens du bon Dieu, faisait manger un croûton et boire un vodka à Brisgallof, et en faisait autant de son côté ; seulement, lui, buvait plutôt deux verres qu'un, et, les deux verres vidés :

« Là, disait-il, je crois qu'il est temps d'aller chercher les chevaux... Une longue route à faire, mon ami, ne l'oublions pas. »

— Si longue qu'elle soit, la route me sera agréable si je la fais avec vous, capitaine, répondait l'aimable *demchik*.

— Nous la ferons ensemble, mon ami, nous la ferons ensemble. Les hommes ne sont-ils pas frères ? Laisse-moi le vodka et les verres, afin que je ne m'ennuie pas trop en t'attendant, et va chercher les chevaux... Va, Brisgallof, va ! »

Brisgallof sortait, laissant à son capitaine le temps de boire un ou deux verres de vodka ; puis il rentrait tenant à la main une sonnette, comme on en attache aux *douglas* (1).

« Voilà les chevaux, capitaine, disait-il. — C'est bien ; fais atteler et presse les *hiemchiks*. »

— Pour ne pas vous ennuyer pendant qu'ils attelleront, buvez un coup, capitaine.

— Tu as raison, Brisgallof ; seulement,

(1) Nom du cercle de bois que porte au-dessus du garrot le cheval du milieu d'une troïka

je n'aime pas à boire seul, c'est bon pour les ivrognes. Prends un verre et bois, mon garçon. Attendez, vous autres, attendez. »

Les deux verres vidés :

« Nous sommes prêts, capitaine, disait Brisgallof. »

— Eh bien, alors, partons. »

Et le capitaine se couchait, et Brisgallof s'asseyait au pied de son lit, secouant la sonnette qui imitait le bruit de la troïka en marche.

Le capitaine s'assoupissait.

Au bout d'une demi-heure :

« Capitaine, disait Brisgallof, nous sommes à la station. »

— Hum !... tu dis ?... faisait le capitaine en se réveillant.

— Je dis que nous sommes arrivés à la station, capitaine.

— Alors, il faut boire un coup, Brisgallof.

— Buvons un coup, capitaine. »

Et les deux compagnons de voyage trinquaient fraternellement et vidaient chacun son verre de vodka.

« Partons, » répétait Brisgallof.

On arrivait à une seconde station, où l'on buvait un coup comme à la première. A la quatrième station, la bouteille était vide.

Brisgallof en allait chercher une autre. A la dixième station, capitaine et *demchik* roulaient à côté l'un de l'autre, ivres morts.

Le voyage était fini pour ce jour-là.

Le chirurgien-major procédait d'une autre façon.

Il habitait une maison à l'orientale, avec des niches creusées dans la muraille. Il sortait à sept heures du matin pour faire sa visite à l'hôpital ; selon qu'il avait plus ou moins de malades, sa visite durait plus ou moins longtemps, puis il rentrait.

En son absence, son *demchik* avait coutume de mettre deux verres de punch dans chaque niche.

Aussitôt rentré, le docteur commençait sa tournée intérieure.

« Hum ! faisait-il en s'arrêtant devant la première niche, quelle bise il fait ce matin ! »

— Une bise de tous les diables ! répondait-il.

— Cela ne vaut rien pour la santé, de sortir à jeun par un pareil vent.

— Vous avez raison ; prendriez-vous quelque chose ?

— Je prendrais volontiers un verre de punch.

— Ma foi, moi aussi. — Kaschenko ! deux verres de punch, mon ami.

— Voilà, monsieur. »

Et le docteur, qui faisait les demandes et les réponses, en se contentant de changer les intonations de sa voix, prenait un verre de punch de chaque main, se soulevait toutes sortes de prospérités, et buvait les deux verres de punch.

A la seconde niche, la formule changeait, mais le dénouement était toujours le même.

A la dernière niche, il avait bu vingt verres de punch ; par bonheur, cette dernière niche aboutissait à son lit.

Le docteur se couchait, enchanté de lui ; il avait visité toute sa clientèle.

Nous avons fait, à Temirkhan-Choura, connaissance avec un chef de bataillon qui, dans la campagne de 1856, avait eu particulièrement affaire aux Turcs, et qui leur avait gardé une énorme rançonne pour une balle qu'ils lui avaient logée dans les côtes et un coup de sabre dont ils lui avaient balafé le visage.

C'était un excellent homme, brave jusqu'à la témérité, mais sauvage et solitaire, ne frayant avec aucun de ses camarades.

Il avait trouvé moyen de se loger dans une petite maison séparée des autres et presque hors de la ville.

Il vivait là, dans la compagnie d'un chien et d'un chat...

Le chien s'appelait Ruski et le chat Turki.

Le chien était un méchant roquet blanc et noir, courant sur trois pattes, tenant la quatrième en l'air, avec une oreille couchée et l'autre en paratonnerre.

Le chat était un simple chat gris, pur chat de gouttière.

Jusqu'au moment du dîner, Turki et Ruski étaient les meilleurs amis du monde ; l'un mangeait à la droite, l'autre à la gauche du chef de bataillon.

Mais, après le dîner, le chef de bataillon allumait sa pipe, prenait Turki et Ruski chacun par la peau du cou, et allait s'asseoir sur une chaise que son *demchik* lui avait préparée à la porte.

Là, il disait au chat :

« Tu sais que tu es Turc. »

Au chien :

« Tu sais que tu es Russe. »

Et à tous deux :

« Vous savez que vous êtes ennemis, et qu'il s'agit de se donner un coup de poigne. »

Prévenus ainsi, Ruski et Turki étaient frottés museau à museau ; si bien que, tout bons amis qu'ils étaient, ils finissaient par se fâcher l'un contre l'autre.

Alors commençait le *coup de poigne* dont leur avait parlé le chef de bataillon ; le combat durait jusqu'à ce que l'un des deux y renonçât. C'était presque toujours Ruski, c'est-à-dire le roquet, qui recevait la danse.

Lorsque nous eûmes l'honneur de faire connaissance avec notre chef de bataillon et avec son chat et son chien, Turki avait le nez mangé et Ruski était borgne.

Je me figure avec tristesse ce que sera la vie de ce brave officier, s'il a le malheur, qui ne peut manquer de lui arriver, de perdre un jour Ruski ou Turki.

Il se brûlera la cervelle, à moins qu'il ne se mette à faire des visites comme le docteur, où à voyager comme le capitaine.

LE JEU SOUS LOUIS XIV

Madame de Sévigné parle souvent, dans ses lettres, des ravages que faisait la passion du jeu à cette époque :

« J'ai vu, écrit-elle un jour au retour de Versailles, j'ai vu mille louis répandus sur le tapis. Il n'y avait plus d'autres jetons : les poules étaient au moins de cinq, six ou sept cents louis, jusqu'à mille, douze cents... On joue des jeux immenses à Versailles... Le hoca est défendu à Paris sous peine de la vie, et on le joue chez le roi. Cinq mille pistoles (cinquante mille francs) avant le dîner, ce n'est rien. C'est un vrai coupe-gorge. »

Avant le dîner ; or, comme on dînait alors au milieu du jour, il s'ensuit que c'était dès le matin que chez le roi on s'occupait de la sorte. Edifiant emploi du temps !

Madame de Sévigné—comme le remarque très-bien un des historiens du jeu—n'avait vu les joueurs que sous l'œil du maître ou, dans les cercles soumis à d'inviolables bienséances. Que serait-ce si cette femme honnête avait pu les suivre dans les soupers clandestins ou, par exemple, dans les maisons de campagne du surintendant Fouquet, où vingt joueurs qualifiés, tels que les Richelieu, les Clairambault, se rassemblaient avec un peu de mauvaise compagnie pour y jouer des terres, des maisons, des bijoux et jusqu'à des points de Venise et des rabats.

C'est là qu'elle aurait vu risquer plus que de l'or, puisqu'on s'y avilissait au point de circonvenir quelques dupes opulentes qu'on ne laissait qu'après les avoir ignominieusement dépouillées.

Le maître du logis (à qui l'on abandonnait des centaines de pistoles « pour les cartes, » ou que l'on tenait quitte lorsqu'il perdait en se mêlant au jeu) était toujours de connivence avec les habiles, qui se faisaient gloire de cette *habileté* à laquelle ils devaient d'être recherchés, honorés enfin de porter le titre de *beaux joueurs*.

Beau joueur, il l'était, ce Dangeau, dont nous avons vu madame de Sévigné admirer sincèrement les exploits ; beau joueur, il l'était aussi, ce Gourville, qui a, lui aussi, laissé des mémoires importants, puisque le jeu l'avait mené à la diplomatie. D'abord valet de chambre d'un La Rochefoucauld, puis condamné à mort comme esroc et pendu en affligé en place de Grève ; allant s'illustrer par les cartes à l'étranger ; rentré à Paris où les cartes le mettent en évidence, il devient ambassadeur ; un jour, il est question de lui pour remplacer Colbert.

Et ce grand personnage, devenu vieux, ne constate pas moins sans le moindre scrupule, dans le récit qu'il a tracé de sa vie, que ses gains au jeu s'élevèrent en quelques années à plus d'un million....

Beau joueur, ce nom pouvait convenir de même au fameux Grammont, qu'Hamilton, son beau-frère, a *pourtraituré* si fidèlement et si brillamment, et à qui il fait, par exemple, raconter qu'un soir chez M. de Turenne—le grand Turenne, s'il vous plaît !—celui-ci, étant charmé de sa visite, voulut le faire jouer.

— Maréchal, dit Grammont, j'ai appris de mon précepteur que quand on allait chez ses amis, il n'était ni prudent d'y laisser son argent ni honnête d'emporter le leur.

— Effectivement, répartit M. de Turenne, car aussi bien (c'était pendant un siège très-pénible) Grammont ne trouverait-il ni gros jeu ni

grand argent chez nous ; mais afin qu'il ne soit pas dit qu'on le laisse aller sans jouer, jouons chacun un cheval.

Le chevalier de Grammont y consentit, et la fortune l'ayant suivi dans un lieu où il n'avait pas compté qu'il en aurait besoin, lui fit gagner quinze ou seize chevaux en badinant ; et voyant qu'il y avait quelques visages consternés de la perte : « Messieurs, dit-il, je serais fâché de vous voir retourner à pied chez votre général ; il suffit que vous m'envoyiez tous vos chevaux demain, à la réserve d'un que je donne pour les cartes. »

Le valet de chambre, à qui revenait cette aubaine, crut qu'il se moquait....

« Je vous donne un cheval pour les cartes, répéta Grammont, prenez même celui que vous voudrez, excepté le mien. »

— Certes, dit M. de Turenne, je suis charmé par la nouveauté du fait ; car je ne crois pas qu'on ait vu, jusqu'à présent, donner un cheval pour les cartes. »

Nous devons mettre aussi parmi les beaux joueurs du même temps, mais à vrai dire sans y attacher aucun fâcheux sous-entendu, ce Chamillard qui dut à son adresse au billard de plaire à Louis XIV, d'être présenté par celui-ci à madame de Maintenon dont il devint la créature, et qui le poussa jusqu'à en faire, malgré l'incapacité qu'il avouait lui-même, un intendant des finances, puis un contrôleur général, puis un ministre de la guerre. Fortune encore plus brillante que celle de Dangeau, et encore faut-il noter à l'avantage relatif de celui-ci qu'il se borna à charger le livre de sa recette des monceaux de pistoles gagnées avec plus ou moins de conscience aux uns et aux autres, tandis que le billardier, devenu ministre, administra si maladroitement le trésor royal qu'une banqueroute déguisée, mais bien réelle, put seule réparer la longue incurie de sa gestion. Devons-nous ranger Louis XIV parmi les beaux joueurs ? Oui, car il va de soi que contumier à mettre en tout cette majesté qu'il prenait peut-être plus au sérieux que la plupart de ses adulateurs, il devait porter au jeu le calme grandiose qui convenait à son rôle ; mais nous avons la preuve qu'il n'était pas arrivé à du premier coup dans une anecdote que rapporte La Fare :

« On jouait gros jeu chez le cardinal (Mazarin), le chevalier de Rohan y perdit un jour contre le jeune roi une somme considérable. On était convenu de ne payer qu'en louis d'or. Le chevalier, après en avoir compté sept à huit cents, voulut achever le paiement en pistoles d'Espagne. »

— Vous m'aviez promis des louis et non des pistoles, dit le roi.

— Puisque Votre Majesté les refuse, répliqua le chevalier, je n'en veux pas non plus.

Et il alla les jeter par la fenêtre.

Le roi crut devoir se plaindre au cardinal et lui demanda ce qu'il pensait de cet étrange procédé.

— Je pense, répondit tranquillement Mazarin, que le chevalier de Rohan a joué en roi et que vous avez joué en chevalier de Rohan.

A cette époque, l'éducation du roi-joueur était encore à faire.

Plus tard, alors que le monarque était dans tout son rayonnement fascinateur, il arriva qu'un jour où il jouait contre un de ses courtisans, entouré comme d'habitude d'une nombreuse assistance, un coup douteux se présenta. Le roi soutenait assez vivement que le coup était à son avantage, le partenaire affirmait fort bravement le contraire ; et la galerie gardait le silence.

— Ah ! s'écrie tout à coup le roi, voyant entrer un de ses poètes favoris, voilà Benserade qui va juger le coup et dire si j'ai tort ou raison.

— Sire, répliqua aussitôt le rimeur, vous avez tort !

— Eh quoi ! fait le roi tout surpris, comment pouvez-vous prononcer sans avoir vu de quoi il s'agit ?

— Mon Dieu, Sire, n'est-il pas évident que si Votre Majesté était dans son droit, tous ces messieurs qui voient de quoi il s'agit le proclameraient à qui mieux mieux !...

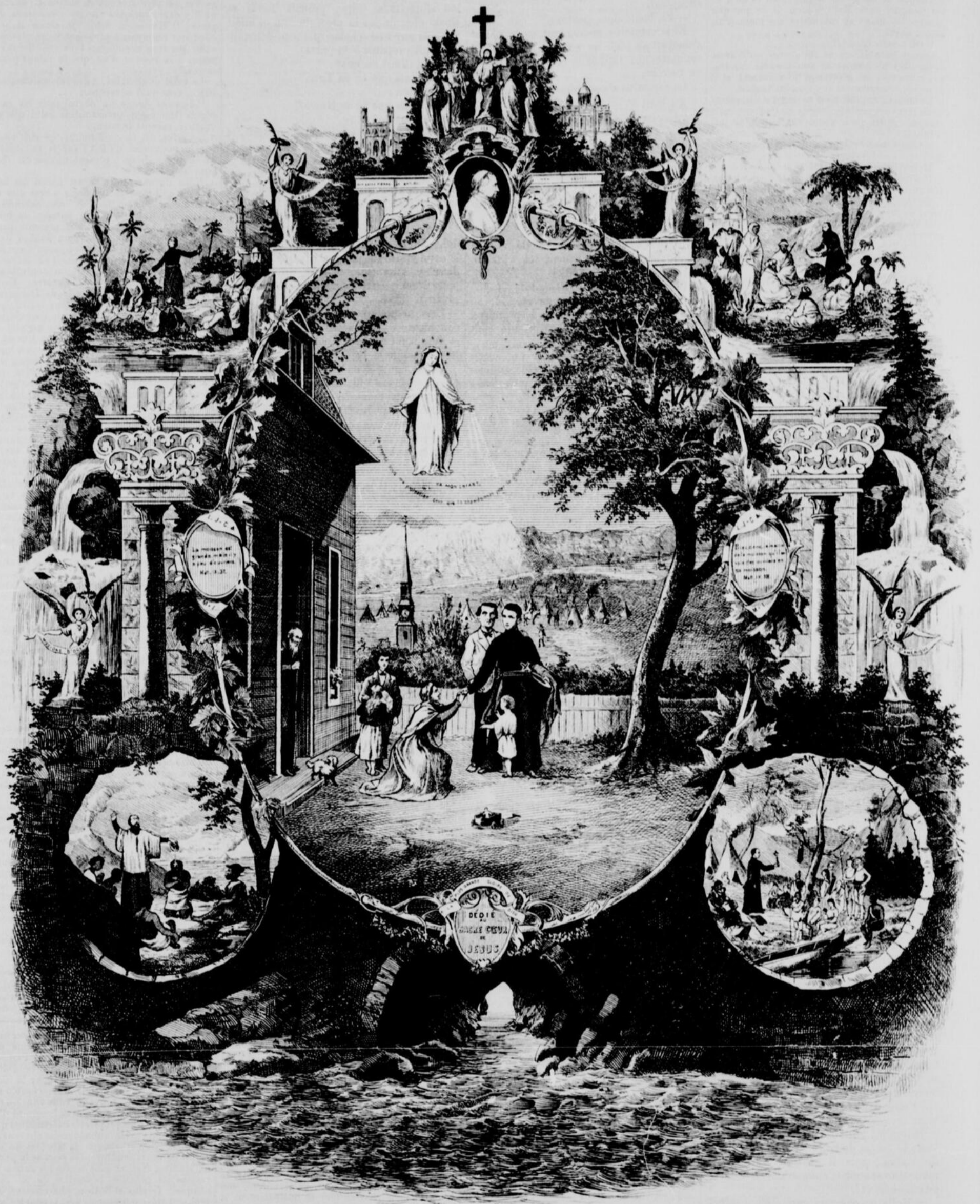
Louis XIV sourit, et déclara que c'était bien jugé (1).

(1) On a mis cette historiette au compte de Mazarin en prêtant le mot au même Benserade ; d'autres, la plaçant encore sous le nom de Louis XIV, font honneur de l'heureuse répartie au maréchal de Grammont—qu'il ne faut pas confondre avec Grammont le joueur.

« Il n'est pas nécessaire que vous ayez un seul cheveu blanc sur votre tête, » comme disent ceux qui font usage du Rénovateur Parisien de Luby pour la chevelure, car c'est indubitablement la meilleure préparation pour la tête qui soit connue, et un article indispensable sur la table de toilette. Lorsque vous vous servez de cette préparation, vous n'avez besoin ni d'huile ni de pomate ; les propriétés balsamiques qu'elle contient activent la croissance des cheveux, nettoient la peau et laissent la tête fraîche et exempte de toute souillure. On peut se le procurer au Medical Hall et dans toutes les autres pharmacies en grandes bouteilles de 50 centimes chaque. Devins et Bolton, pharmaciens, Montréal, ont été nommés seuls agents pour le Canada.

PHOSPHOZONE, le nouveau TONIQUE. — Nous avons employé le PHOSPHOZONE avec un avantage prononcé dans plusieurs cas, et les résultats obtenus ont été si satisfaisants, que nous le prescrivons aujourd'hui constamment, ayant une entière confiance en son efficacité. Comme tonique durant la convalescence, nous ne connaissons rien qui puisse lui être comparé, et nous croyons qu'il est de notre devoir d'en recommander l'usage à nos confrères et au public en général. — *Public Health Magazine*.

EVANS, MERCER & C^{ie}, Chimistes manufacturiers, Montréal.



LE DÉPART DU MISSIONNAIRE

FAITS DIVERS

—On se prépare à célébrer avec éclat, à Ottawa, la fête de la Confédération, le 1er juillet.

—On parle de la fondation prochaine d'un journal français à Québec.

—Sorel et les paroisses environnantes enverront des pèlerins à Sainte-Anne de Beauport dans quelques jours.

—Notre Saint-Père le Pape a donné une somme de 5,000 francs pour les ouvriers lyonnais en ce moment dans la détresse.

—L'hon. M. Mackenzie a consenti à faire illuminer les bâties du parlement le jour de la Confédération.

—Samedi, le 16 juin, était le trente-unième anniversaire de l'élevation de Notre Saint-Père le Pape au Souverain Pontificat.

—On télégraphie d'Ottawa : "On dit que l'hon. M. Mackenzie fera un discours sur la place Jacques-Cartier."

—On parle aussi d'une ascension en ballon. —On mande de Rome que les sommes offertes au Saint-Père par les pèlerins, depuis le commencement de l'année, forment un total de six millions de livres, outre un nombre très-considérable de présents d'une grande valeur.

—Un Rescrit du Souverain Pontife a déclaré Sainte-Anne patronne de la province de Québec. Cette année, il y aura un Triduum d'actions de grâces dans toutes les églises, durant les trois jours qui précéderont la fête de cette sainte.

—On lit dans la Gazette de Sorel : "Un warrant a été lancé mardi par le magistrat du district contre diverses personnes accusées de vol d'une centaine de moutons en la paroisse d'Yamachiche. La police est aux trousses."

—On mande de Sydney, capitale de la Nouvelle Galles du Sud (Australie), que l'exposition qui vient d'avoir lieu en cette ville a eu un plein succès et que les exposants canadiens ont obtenu plusieurs prix : une liste complète en sera envoyée par la prochaine malle.

—Le Pape a donné une audience samedi aux pèlerins irlandais venus par la City of Brussels. Ils lui ont offert une mitre et des vases précieux et la somme de \$20,000. Pie IX a dit qu'il était heureux de voir que les pèlerins avaient échappé aux périls de leur long et pénible voyage.

—On lit dans l'Événement du 14 : "Son Excellence le lieutenant-gouverneur réunissait, hier soir, à Spencer Wood, les littérateurs dont les noms suivent : MM. Oscar Dunn, Lemoine, Buies, L.-H. Fréchette, Eudore Évanturel, P. Lemay, Hubert Larue, L.-J.-C. Fiset, Myles et Lesage."

COURAGE.—Une jeune femme de notre meilleur monde, ayant fait un vœu de faire un pèlerinage à pied à Sainte-Anne, côte Beauport, à la suite d'une guérison presque miraculeuse d'un de ses enfants, vient d'accomplir son vœu. Elle a fait le voyage heureusement.

—A la Rivière-du-Loup, on a retrouvé, il y a quelques jours, les restes du corps d'un petit enfant dans un petit ruisseau qui coule en arrière du village. Le corps était dans un tel état de décomposition qu'aucune expérience médicale n'a pu être faite. Une enquête du Coroner a été tenue sans jeter aucune lumière sur les faits.

UN FOU.—On lit dans l'Événement : "Un Espagnol s'est attaché à la poursuite du lieutenant-gouverneur ces jours derniers. De Montréal il lui avait adressé lettres sur lettres, dépêches sur dépêches. Il avait finalement pris le parti de venir à Québec et avait cherché à le voir personnellement. On éloigna ce personnage qui pouvait être un fou dangereux et on le mit entre les mains de la police."

"Hier matin, devant le magistrat de police, il ne put donner d'explications satisfaisantes sur ses mouvements. On le condamna à un mois de prison."

—Lundi après-midi, l'hon. W. B. Vail, ministre de la milice, accompagné par le colonel Fletcher, commandant de la garnison de Montréal, et le major Pope, garde-magasin provincial, a visité l'île Sainte-Hélène. Il a fait un tour d'inspection dans les casernes et les dépôts. Dans l'arsenal il y a 8,000 carabines Snider et Enfield, et plus de quatre millions de cartouches. Le ministre a exprimé sa satisfaction de la manière dont les autorités locales avaient soin de ces armes, mais il regrette de voir les bâtiments tomber en ruines. Il dit que le gouvernement fera restaurer ces casernes sous le plus court délai.

—Nous lisons dans le Métis de Manitoba :

"Un triste accident, arrivé jeudi dernier, a jeté la consternation dans la paroisse de Saint-Andrew, où se trouve le fort de Pierre. Deux employés de la Compagnie de la Baie-d'Hudson, entourés d'enfants, s'occupaient à faire partir des fusées avec de la poudre endommagée lorsqu'une étincelle mit le feu au quart. Au lieu d'éclater, la poudre fit long feu dans toutes les directions et atteignit, en les mutilant affreusement, six enfants et les deux hommes. Deux de ces enfants appartiennent à M. Flett, le commis principal du fort. Il y a peu d'espoir de sauver aucune des victimes ; aux dernières nou-

velles, il ne restait plus de vivant qu'un des hommes.

—On télégraphie de Québec en date du 11 : "Samedi, une tentative atroce a été faite sur le chemin de fer du Nord. L'objet était de faire dérailler le train. Les misérables avaient que plusieurs ministres et plusieurs citoyens éminents de Québec étaient sur les chars. En effet, les messieurs suivants s'y trouvaient : Son Honneur le maire Murphy, le premier ministre, l'hon. M. de Boucherville, l'hon. Orateur Beau-bien, l'hon. M. Angers, l'hon. M. Garneau, les hons. MM. Baker, Chapleau, Chinic, McGreevy, etc.

"Au retour, le mécanicien s'est aperçu que plusieurs traverses avaient été jetées sur la voie. Il a pu amortir la vapeur, mais la locomotive a été fortement avariée."

CONFLAGRATION.—Une dépêche de Détroit annonce que les flammes provenant d'une forêt embrasée ont atteint et détruit, avant-hier, le village d'Onota, sur le lac Supérieur. Deux bâtiments seulement ont été épargnés, l'école et l'église. Ce désastre laisse sept cents familles sans abri et sans ressources. Un steamer chargé de provisions et de vêtements a été expédié le jour même de Marquette aux victimes de la conflagration. Le chiffre de la perte est estimé à \$100,000, et il n'y a pas pour plus de \$7,000 d'assurances.

La même dépêche dit que la chaleur extraordinaire de ces derniers jours a été accompagnée d'un redoublement d'intensité des incendies de forêts dans la portion nord de la péninsule du Michigan.

BOEUF VAGABOND.—On lit dans le Courrier du Canada : "Hier matin, sur la rue Saint-Valier, on conduisait un troupeau de bœufs à la boucherie. Soudain, le plus gros et le plus furieux de la bande s'est détaché des rangs, a renversé un petit garçon, fait faire plusieurs tours à une vieille femme, puis est entré dans la cour de M. Turgeon, tanneur. Mme Turgeon, qui était à la porte de sa cuisine, n'eut que le temps de s'élaner à l'intérieur pour ne pas être encornée. Un employé de cette maison, Marcoux, qui accourut au secours de Mme Turgeon, fut grièvement blessé par l'animal, qui lui cassa presque toutes les dents et lui mit la figure en sang."

"Un chasseur du voisinage a apaisé la bête en lui logeant cinq balles dans la tête et le corps. "Evidemment ce bœuf sentait sa mort, et voulait faire parler de lui à ses derniers moments."

—Etat des sommes envoyées au Saint-Père, à l'occasion de son jubilé épiscopal, par les fidèles de la province ecclésiastique de Québec :

Table with 2 columns: Location and Amount. Includes Québec—Denier de Saint-Pierre de 1876 (\$3,781.23) and Montréal—Union Catholique (4,381.45).

Total \$16,803.55. De cette somme, il a fallu déduire les frais encourus pour la confection de l'album et du coffret, s'élevant à 1,124.20.

Somme offerte au Saint-Père le 11 mai 1877 \$15,679.35

TENTATIVE DIABOLIQUE.—On lit dans la Minerve : "Vers minuit et quart, la nuit dernière, deux agents de police descendaient la rue Saint-George, lorsqu'ils découvrirent un feu dans le passage étroit qui sépare les maisons portant les numéros 113 et 111. Un des policiers courut donner l'alarme tandis que l'autre réveillait les habitants des maisons menacées. Il s'aperçut que le pignon de la maison No. 113, occupée par M. Laplante, était imprégné de pétrole qui avait été allumé ; sur le sol il trouva des morceaux de papier et une boîte d'allumettes. La maison de M. Laplante était construite en bois, et si les flammes n'avaient pas été découvertes à temps, elle serait devenue la proie de l'élément destructeur."

M. Laplante ne soupçonne personne de cette tentative diabolique, mais les hommes de la police, en arrivant sur les lieux, trouvèrent une femme qui se tenait à l'entrée du passage. En les voyant arriver, la femme disparut. A peu près vers le même temps, le feu avait été mis en arrière de la maison de M. John Doyle, No. 561, rue Lagachetière ; l'appui d'une des fenêtres avait été saturé d'huile de charbon. Madame Doyle, qui dormait à l'étage supérieur, fut éveillée par les pas d'une personne qui marchait dans les appartements du premier. Elle cria : "Qui est là ?" et son mari descendit l'escalier, croyant avoir affaire à des voleurs. En ouvrant un des contrevents du magasin, les flammes s'échappèrent avec violence et lui brûlèrent l'estomac et la barbe. Il réussit à éteindre le feu, mais en revenant, il vit que des incendiaires avaient mis le feu aux latrines dans la cour. Heureusement, il rencontra les pompiers qui revenaient du feu chez M. Laplante. Après quelques minutes de travail, les flammes furent subjuguées.

"Les auteurs de cette audacieuse tentative n'ont pas été arrêtés. Les autorités doivent redoubler de vigilance pour les surprendre et les livrer à la justice."

LES ECHECS

Adresser les communications concernant les Échecs à M. O. Trempe, No. 512, rue St. Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

Solutions justes du problème No. 28 : MM. Z. Delauvais, H. M., Québec ; P. O. Giroux, Dr. D. M. Toupin, J. L. P., J. E. Giroux, Montréal ; A. C., Saint-Jean ; J. A. Casson, Northampton, Mass. ; N. P., Sorel ; C. A. Boivin, Saint-Hyacinthe ; L. O. P., Sherbrooke.

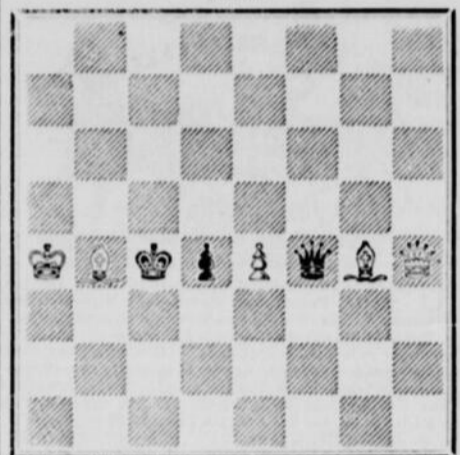
Solutions justes du problème No. 29 : MM. J. A. Casson, Northampton, Mass. ; N. P., Sorel ; C. A. Boivin, Saint-Hyacinthe ; L. O. P., Sherbrooke ; Z. Delannais et H. M., Québec ; A. C., Saint-Jean ; J. E. Giroux, Dr. D., M. Toupin, J. L. P., P. O. Giroux, Montréal.

M. J. W. Shaw, Montréal—Merci de votre envoi. Nous en ferons notre profit en temps opportun. Vous recevrez une réponse par la poste.

PROBLÈME No. 32.

Composé par M. MOONER, France.

Noirs.



Blancs.

Les blancs jouent, font échec et mat en 4 coups.

SOLUTION DU PROBLÈME No. 28.

- Blancs. 1 D prend P, 2 D 7e R, 3 D fait échec et mat. Noirs. 1 R 4e F R, 2 R 5e F R

PROBLÈME No. 33.

Composé par N. P., Sorel.

- Blancs. 1 R 5e C D, 2 T 1er D, 3 T 2e T D, 4 C 6e, 5 F 3e F D, 6 Pions 3, 4, 4e C R, 6e C R et 6e D. Noirs. 1 R 3e R, 2 T 2e R, 3 Pions 2e C R, 2e F, D, 3e C D, 3e D et 5e R

Les blancs jouent, font échec et mat en 3 coups

SOLUTION DU PROBLÈME No. 29.

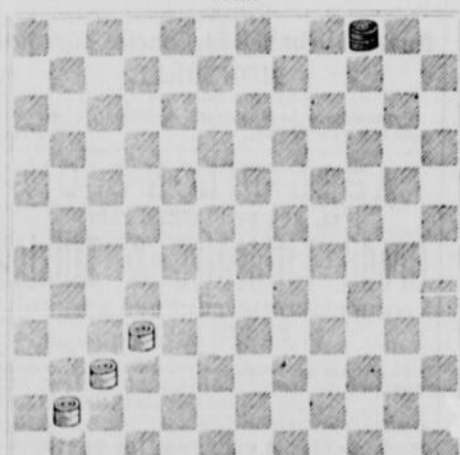
- Blancs. 1 P 4e F R échec, 2 T 2e R échec, 3 T pr. F échec, 4 D 1er T D échec, 5 D pr. T échec, 6 F 6e F R échec et mat. Noirs. 1 F prend P, 2 F 6e R, 3 P prend T, 4 T 5e D échec, 5 R prend D

LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

PROBLÈME No. 78

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 76

Table showing moves for Blancs and Noirs. Blancs: 58, 70, 45, 68, 44, 37. Noirs: 47, 58, 71, 32, 67, 11.

Solutions justes du Problème No. 76

Montréal.—Ar. P. litier. Holyoke, Mass.—John Gadbois.

Prix du Marché de Détail de Montréal.

Montréal, 14 juin 1877.

Table of market prices for flour (Farine) and grains (Grains). Includes items like Farine de blé de campagne, Farine d'avoine, etc.

Table of market prices for vegetables (LÉGUMES). Includes items like Pommes au baril, Patates au sac, etc.

Table of market prices for dairy products (LAITERIE). Includes items like Beurre frais à la livre, Beurre salé, etc.

Table of market prices for poultry (VOLAILLES). Includes items like Dindes (vieux) au couple, Dindes (jeunes) do, etc.

Table of market prices for game (GIBIERS). Includes items like Canards (sauvages) par couple, Pigeons domestiques au couple, etc.

Table of market prices for meats (VIANDES). Includes items like Boeuf à la livre, Lard do, Mouton au quartier, etc.

Table of market prices for various goods (DIVERS). Includes items like Sucre d'érable à la livre, Sirop d'érable au gallon, etc.

Marché aux Bestiaux

Table of market prices for livestock (Bestiaux). Includes items like Boeuf, 1re qualité, par 100 lbs, Vaches à lait, etc.

MARIAGE

Le 5 juin, à la chapelle des Dames de la Congrégation de Saint-Roch de Québec, par monsieur le curé de Saint-Roch, Henry-James Tellier, éc., de Montréal, a Delle Marie-Agnée Laurent, fille aînée de P. Laurent, éc., marchand, en-devant de Montréal.



MOULIN A VENT AUTOMATIQUE D'HALLADY

POUR POMPER L'EAU SUR LES FERMES, SUR LES CHEMINS DE FER, Etc.

C'est le Moulin à vent le plus économe qui, en égard au pouvoir, au fini et aux matériaux qui entrent dans sa construction, et l'on garantit entière satisfaction.

Demandez le Catalogue illustré et la Liste des Prix

CHARLES GARTH & Cie

Dominion Metal Works,

536 à 542, RUE CRAIG.

A VENDRE

Une APPROPRIATION de mille piastres de la Société de Construction du comté d'Hochebourg. S'adresser au No. 512, rue Saint-Bonaventure, Montréal. 8-25-1-133.

A. GELINAS, AVOCAT, No. 44, Rue St. Vincent (en face de l'Hôtel Richelieu), Montréal.

FAITES USAGE

SIROP EXPECTORANT,

DE L'ELIXIR TONIQUE et du SIROP DES ENFANTS du Dr. J. EMERY CODERRE.

64, RUE ST. DENIS, Coin de la RUE DORCHESTER. A vendre chez tous les Pharmaciens.

LA COMPAGNIE DE TABAC ADAMS

La Compagnie de Tabac Adams s'adressera à la Législature de Québec pour obtenir l'autorisation d'emprunter de l'argent sur la garantie de ses immeubles, et pour confirmer l'emprunt déjà effectué.

Par ordre du Bureau, G. G. MACPHERSON, Secrétaire-Trésorier. Montréal, 26 Avril 1877. 8-17-9-108



ÉCOLE DE NAVIGATION DU GOUVERNEMENT DE QUÉBEC.

Cette école sera ouverte le premier février prochain, dans l'édifice de l'Assemblée Législative, sous la direction de William C. Seaton, écuyer, professeur de navigation, et ex-professeur de navigation de la Société des Marchands Aventuriers de Bristol, Angleterre.

Les termes seront comme suit: L'école sera ouverte tous les jours pendant l'année, (excepté depuis le premier juillet jusqu'au dernier août), depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures de relevée.

Le samedi, elle se fermera à midi. Le programme des études sera le suivant:

PREMIER COURS.

Pour la préparation des aspirants aux certificats de capacité de capitaine ou de contre-maître, accordés, après un examen satisfaisant, par le Bureau des Examineurs de la Puissance du Canada. Ce cours comprendra l'emploi des logarithmes; la navigation proprement dite; la manière de faire le point; trouver la latitude par la hauteur méridienne du soleil, d'une étoile, par une hauteur de circumméridienne du soleil; trouver la longitude par le chronomètre; la variation et la déviation de la boussole par une amplitude, par l'azimut; trouver le temps de la haute marée; la correction des sondages; faire des observations pour former une table des déviations de la boussole, son explication et aussi le tracé et l'usage du diagramme de Napier, l'usage des cartes-marines, les instruments; les règlements concernant les bâtiments en route, et tous les autres sujets compris dans l'examen de vice-voix que les aspirants ont à subir devant le Bureau des Examineurs de la Puissance.

DEUXIÈME COURS.

Une étude plus étendue de la navigation pratique et de l'astronomie nautique. Trouver la latitude par la hauteur méridienne de la lune, des étoiles circumpolaires, par une hauteur méridienne de la polaire, par deux hauteurs d'un corps céleste (métodes de Sumner et de Ivory); trouver la longitude par deux hauteurs, par les distances lunaires, régulariser le chronomètre par des hauteurs égales, l'emploi de l'horizon artificiel; les lois des tempêtes, etc., etc.

TROISIÈME COURS.

Partie théorique. Etudes mathématiques des différentes règles et formules, en usage dans la science nautique.

Les honoraires d'entrée seront de \$15 pour ceux qui étudieront dans le but d'obtenir le certificat de contre-maître devant le Bureau des Examineurs de la Puissance du Canada, et de \$20 pour ceux qui étudieront pour passer comme capitaines; et les étudiants qui auront payé leurs honoraires d'entrée, auront droit de suivre les cours de l'école, sans aucune autre charge, en aucun temps, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu leurs brevets devant le Bureau des Examineurs de la Puissance.

S'il est établi des examens extraordinaires devant le Bureau des Examineurs de la Puissance, la préparation à ces examens extraordinaires des aspirants, qui auront suivi les cours de l'école, sera gratuite.

Le directeur de l'école fera tous les mois, à l'Honorable Secrétaire-Provincial, un rapport montrant le nombre et les progrès des élèves, et aussi le nombre des candidats de l'école qui auront subi, avec succès, leurs examens devant le Bureau des Examineurs de la Puissance, pour des certificats de capitaines ou de contre-maîtres.

Ceux qui désireront entrer à l'école en feront la demande au Secrétaire-Provincial, ou à W. C. Seaton, écuyer, à Québec.

Par ordre,

J. A. CHAPLEAU,

Secrétaire de la Province de Québec. 8-20-4f-110



Province de Québec, Département de l'Immigration du Gouvernement.

Les personnes qui auraient besoin de Fermiers, Artisans, Serviteurs et autres, devront s'adresser à

B. IBBOTSON,

Agent de l'Immigration du Gouvernement. 8-20-26-115 No. 19, rue St. Bonaventure.

NAPOLÉON ROY MARCHAND-TAILLEUR

No. 96, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL. M. Napoléon Roy a constamment en mains un assortiment complet de HARDY FAITES. Tout ordre exécuté sous le plus court délai. Aussi, MERCIERES ASSORTIES. Conditions: comptant. 8-15-26-102

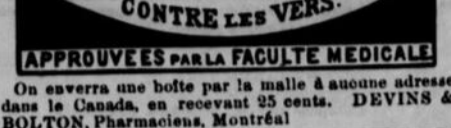
LES OVULES SUÉDOIS

Remède efficace et agréable. Consultation des plus habiles Docteurs de Paris pour les cas difficiles et pour toutes les maladies. S'adresser au No. 512, rue Saint-Bonaventure, Montréal, et dans les principales Pharmacies. Montréal, et dans les principales Pharmacies. LAVIOLETTE & NELSON

APPROVED BY THE MEDICAL FACULTY. DEVINS, WORM PASTILLES. The most effective Remedy for Worms in Children or Adults. Le meilleur remède contre les vers chez les enfants ou adultes. PASTILLES DE DEVINS CONTRE LES VERS. APPROUVÉES PAR LA FACULTE MEDICALE

On enverra une boîte par la maille à aucune adresse dans le Canada, en recevant 25 cents. DEVINS & BOLTON, Pharmaciens, Montréal

On enverra une boîte par la maille à aucune adresse dans le Canada, en recevant 25 cents. DEVINS & BOLTON, Pharmaciens, Montréal



USINE D'INSTRUMENTS AGRICOLES DU CANADA. Fabricque de Fanchouses, Moissonneuses, Rateaux à Cheval, Moulins à Battre, etc., sans rivaux. Notre Motto est et a toujours été depuis 25 ans: "Le meilleur et le plus économique." Demandez des circulaires. On demande des Agents et on invite la correspondance de toutes les parties du monde. Escompte alloué aux Corporations Religieuses. G. M. COSSITT & FRERES, 92, rue des Enfants-Trouvés, Montréal. R. J. LATIMER, Agent. 8-20-9-117



USINE D'INSTRUMENTS AGRICOLES DU CANADA. Fabricque de Fanchouses, Moissonneuses, Rateaux à Cheval, Moulins à Battre, etc., sans rivaux. Notre Motto est et a toujours été depuis 25 ans: "Le meilleur et le plus économique." Demandez des circulaires. On demande des Agents et on invite la correspondance de toutes les parties du monde. Escompte alloué aux Corporations Religieuses. G. M. COSSITT & FRERES, 92, rue des Enfants-Trouvés, Montréal. R. J. LATIMER, Agent. 8-20-9-117

USINE D'INSTRUMENTS AGRICOLES DU CANADA. Fabricque de Fanchouses, Moissonneuses, Rateaux à Cheval, Moulins à Battre, etc., sans rivaux. Notre Motto est et a toujours été depuis 25 ans: "Le meilleur et le plus économique." Demandez des circulaires. On demande des Agents et on invite la correspondance de toutes les parties du monde. Escompte alloué aux Corporations Religieuses. G. M. COSSITT & FRERES, 92, rue des Enfants-Trouvés, Montréal. R. J. LATIMER, Agent. 8-20-9-117

MANUFACTURE DE VINAIGRE DE MONTREAL.

No. 41, RUE BONSECOURS. PRIX A L'EXPOSITION DU CENTENAIRE A PHILADELPHIE.



ET PREMIER PRIX A LA DERNIERE EXPOSITION DE MONTREAL. Certificats des hommes les plus compétents constatant que ce Vinaigre est l'un des meilleurs Vinaigres du monde entier. MICHEL LEFEBVRE, Propriétaire. 8-20-52-118

Certificats des hommes les plus compétents constatant que ce Vinaigre est l'un des meilleurs Vinaigres du monde entier. MICHEL LEFEBVRE, Propriétaire. 8-20-52-118

MÉDAILLE EXPOSITION - PARIS 1875

Pâte Codéine Zed. Le Sirop et la Pâte du Dr Zed procurent un calme rapide dans les cas d'irritations de poitrine ou des poumons, bronchites, coqueluches, rhumes, catarrhes, etc. En gros, Paris, 22, r. Drouot et les pharm.

Dépôts: à Montréal, A. DELAU; à Québec, BRASSARD, pharm. PICAUT & CIE R. McLEOD HENRY R. GRAY J. E. BURKE LA VIOLETTE & NELSON W. E. BRUNET JOS. LEDUC J. B. MARTEL.

A. CHARBONNEAU & CIE. Entrepreneurs Menuisiers

No. 10, RUE LLE EVANS ENTRE LES Rues St. Urbain & St. Charles Borromée MONTREAL. Toute espèce de Menuiserie de Maison faite promptement et à Prix Réduits. 8-2-26-85

ABEL PILON & Cie. 33, RUE DE FLEURS, PARIS.

Credit Littéraire & Musical, POUR L'ACQUISITION DE LA MUSIQUE ET DES LIVRES. Fourniture immédiate des meilleurs ouvrages de LITTÉRATURE, DROIT, SCIENCES, BEAUX-ARTS, etc., etc., ainsi que des publications MUSICALES des principaux éditeurs de Paris.

Mode de crédit pour tous les ouvrages du Catalogue Abel Pilon & Cie. Toute demande jusqu'à vingt piastres est payable en trois fois par mois, et, au-dessus de cette somme, le paiement mensuel est égal au vingtième du montant de la facture. Frais de douane et de transport payables à l'arrivée des ouvrages. S'adresser à M. K. DANSEREAU, 17, CÔTE ST. LAMBERT, MONTREAL. Agent de MM. Abel Pilon & Cie., de Paris, pour la Puissance du Canada. VOIR LES CATALOGUES ET SPÉCIMENS 8-11-32-98

ON DEMANDE quelques hommes actifs et dignes de confiance pour prendre des ordres pour une pépinière en cette Province. Ils devront parler français et anglais. Pour les conditions, s'adresser à CHASE BROTHERS, Montréal. 8-23-3-127

ANTI-GOUTTEUX BOUBÉE

SIROP VÉGÉTAL DÉPURATIF spécial, autorisé, présenté à l'Académie de Médecine de Paris et breveté en 1840. Ordonné depuis plus d'un demi-siècle par les plus célèbres Médecins de Paris et de tous les pays comme un remède infallible contre: GOUTTE ET RHUMATISMES. Soulage instantanément les douleurs et guérit radicalement. Montréal: A. DELAU, No. 512, rue St. Bonaventure, et No. 512, rue St. Bonaventure, Montréal. DÉPÔT GÉNÉRAL: 4, rue de Valenciennes, PARIS.

DÉPÔTS: MM. HENRY R. GRAY, 144, RUE ST. LAURENT; KENNETH CAMPBELL & CIE., MEDICAL HALL, ET 2, PHILLIPS SQ.; LAVIOLETTE & NELSON, 215, RUE NOTRE-DAME; JOS. LEDUC & CIE., 191, RUE ST. JOSEPH.

ON SE DEMANDE OÙ EST LE JOLI MAGASIN DE MODES

ET DE MARCHANDISES DE GOUT qu'il y avait sur la rue Ste. Catherine, près de la rue Jacques Cartier; eh! bien, mesdames, vous n'avez qu'à vous rendre au No. 573, rue Ste. Catherine, entre les rues Montcalm et Wolfe, à l'enseigne du Chapeau Rouge, et vous y trouverez un assortiment complet de toutes espèces de marchandises, spécialement dans les modes, importées directement d'Europe. Chapeaux garnis gratis.

JOS. ROY, 573, RUE STE. CATHERINE, A l'Enseigne du Chapeau Rouge. 8-15-54-10

EM. TERQUEM

Commissionnaire en Marchandises (Ex-représentant des Éditeurs Français à l'Exposition de Philadelphie) 2, BOULEVARD POISSONNIERE, PARIS

a le plaisir d'informer messieurs les Libraires et Négociants du Canada, qu'il se charge de tous leurs achats sur la place de Paris, soit en livres ou tous autres articles. Il serait heureux de répondre à toute demande de renseignements. Il sollicite également la faveur des ordres des membres du Clergé pour les fournitures des Institutions catholiques. Les commissions remises seront l'objet d'une attention la plus scrupuleuse. 8-20-52-116

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables. 8-19-52-112

Marchandises Endommagées

PAS BEAUCOUP DE DOMMAGE. Quelques chose d'extraordinaire! Nous venons d'acheter aux enchères cinquante caisses de marchandises quelque peu endommagées que nous allons vendre cette semaine, à des prix tellement bas, que les gens vont crier au miracle; comme cela s'est vu, il y a quelque temps, au grand scandale de certaines personnes qui ne voient pas plus loin que leur nez. Mais cela ne nous occupe pas. Nous travaillons à faire de notre maison le plus grand, le plus beau, et le magasin le mieux assorti et le plus honnête de toute la Puissance. Les remarques malveillantes de gens mal élevés, bien loin de nous nuire, nous élèvent dans l'estime de nos bonnes pratiques. Si nous faisons du train, nous le faisons, non pas dans le but de nous rendre célèbres, mais bien plutôt dans le but de faire connaître à nos bonnes et nombreuses pratiques, tous les efforts que nous faisons pour acheter toutes les marchandises à bon marché qu'il y a à la douane et aux enchères, afin de pouvoir leur offrir des avantages que ne peuvent leur donner tous les marchands de Montréal qui n'ont que la blague pour mérite.

LISEZ CE QUI SUIT:

- 3 caisses d'indiennes américaines, 3c seulement. 10 caisses d'indiennes américaines, première qualité, 5c seulement. Il y a des marchands qui pensent faire du train avec la même marchandise à 6c et 7c. Les acheteurs savent maintenant où sont leurs véritables amis. 3 caisses de Tweeds quelque peu endommagés offerts en vente à des prix qui ne se sont jamais vus. 2 caisses de Grenadines de couleur, 5c seulement. 3 caisses de Grenadines noires, 10c seulement. 3 caisses de Grenadines noires barées, 15c seulement. 5 caisses de Popelines barées en soie, 15c et 20c seulement. Ces Popelines font fureur. C'est une marchandise qui ne s'est jamais vue à Montréal pour ce prix-là. 5 caisses de beaux Bas cordés blancs, 8c seulement. 1 caisse de belles Chemises en toile barée, 25c seulement. 10 caisses de Corps et Caleçons cordés en laine, 40c seulement la pièce. 3 caisses de Chapeaux en paille noire pour jeunes filles, 2c seulement. 10 caisses de Chapeaux assortis, 5c, 10c, 15c et 20c seulement. Nos Chapeaux ne se sont pas vus en ville depuis nombre d'années. 10 caisses de belles Fleurs anglaises et françaises à des prix fabuleusement bas. Les marchands et les modistes de la campagne feraient bien de venir nous voir avant d'aller ailleurs. NOUS AIMERIONS A SAVOIR pourquoi les jeunes gens vont sur la rue Notre-Dame et Saint Jacques pour leurs habits, lorsque nous pouvons leur offrir des tailleurs de première classe, et des marchandises d'un goût exquis, et à des prix à moitié plus bas que partout ailleurs. Malgré toutes les réclames que l'on fait pour les Alpagnes noirs, les gens viennent en foule chez nous, parce qu'il est reconnu aujourd'hui que nos Alpagnes noirs ne sont pas battus pour la richesse, la beauté du fini, et le bas prix.

A PILON & CIE. 615, RUE STE. CATHERINE, MONTREAL

A l'Enseigne de la Boule Verte. A. PILON, L. J. PELLETIER. 7-37-52-5



BOURSES DE GILCHRIST, 1876.

Les candidats résidant dans la province de Québec, qui désirent concourir pour ces bourses et subir l'examen qui doit avoir lieu le dernier LUNDI de JUIN prochain, doivent transmettre immédiatement leurs réquisitions, accompagnées des pièces et certificats nécessaires, au Département de l'Instruction Publique, où ils pourront avoir tous les renseignements requis. Québec, 18 mai 1877 8-23-3-123.



Exposition Universelle PARIS.

Les personnes qui désirent exposer VOUDRONT BIEN S'ADRESSER IMMÉDIATEMENT

L'Honorable Ministre de l'Agriculture, OTTAWA,

Pour les Blancs d'Applications, les Règlements pour les Expositors Canadiens, la Classification et autres renseignements désirables.

Comme l'espace réservé au Canada est restreint, les applications doivent être faites de suite et pas plus tard que

LE 15 JUILLET PROCHAIN. Aucune application ne sera reçue après cette date. Ottawa, 26 mai 1877. 8-23-6-126

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT: La Crise Financière et la Dépression Commerciale de 1873, '74, '75, '76.

AVEC DES OBSERVATIONS PRATIQUES SUR LE SYSTÈME DE BANQUE EN CANADA, PAR A. A. TAILLON

GÉRANT DE LA BANQUE DES MARCHANDS DU CANADA A SOREL. Ce volume est le résultat de sérieuses études des causes qui ont amené la désorganisation du commerce et le dérangement des conditions financières du pays; il a été préparé avec un grand soin et il sera très-utile aux hommes d'affaires. Des agents solliciteront bientôt des souscriptions. 18 mai 1877 8-23-3-129



COLLEGE MILITAIRE DE KINGSTON.

Les Examens Semi-Annuels pour les candidats à l'admission comme cadets au Collège Militaire, auront lieu aux Quartiers-Généraux des Districts Militaires dans lesquels ces candidats résident, le 3 Juillet et le 18 Décembre prochains (1877). Tous les renseignements nécessaires peuvent être obtenus sur demande à l'Adjudant-Général à Ottawa, ou aux Députés-Adjudants-Généraux des Districts Militaires. Les demandes pour admission doivent être adressées à l'Adjudant-Général au moins un mois avant la date de l'examen. (Par ordre) W. POWELL, Colonel, Adjudant-Général. 8-18-26-110

Quartiers-Généraux, Ottawa, 11 avril 1877. 8-18-26-110

\$100 par mois réalisés en vendant notre livre à copier les lettres, qui n'exige ni presse ni eau. Envoyez une estampille pour un circulaire. Argent remboursé. A. ELKIN, Chambre 11, No. 46, Church St., Toronto. 8-18-52-109

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DENARAT